PQ
2613
H2S3

HENRI GHÉON

SAINT MAURICE OU L'OBÉISSANCE

QUATRIÈME ÉDITION

ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VIIe. — TÉLÉPH. : FLEURUS 19-68

SAINT MAURICE
OU L'OBÉISSANCE

DU MEME AUTEUR

LE PAIN, tragédie populaire (Nouvelle Revue Française).

NOS DIRECTIONS, critique (Nouvelle Revue Française).

TÉMOIGNAGE D'UN CONVERTI (Nouvelle Revue Française).

FOI EN LA FRANCE, poèmes (Nouvelle Revue Française).

LE MIROIR DE JÉSUS, poèmes (Art catholique).

LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER (Nouvelle Revue Française).

LA FARCE DU PENDU DÉPENDU (Société Littéraire de France).

LES TROIS MIRACLES DE SAINTE CÉCILE (Société Littéraire de France).

LE DÉBAT DE NICOLAZIC, miracle (Stock et Cie).

JEUX ET MIRACLES POUR LE PEUPLE FIDÈLE (1re série, contenant : *le Bon voyage ou le Mort à cheval*, *Aventures de Gilles ou le Saint malgré lui* et *le Dit de l'homme qui aurait vu saint Nicolas.*) (Revue des Jeunes).

PROCHAINEMENT

JEUX ET MIRACLES POUR LE PEUPLE FIDÈLE (2e série, contenant : *la Bergère au pays des Loups* (Sainte Germaine de Pibrac) 5 actes, *l'Ermite contre le Dragon* (Saint-Armel) 1 acte, etc.) (Revue des Jeunes).

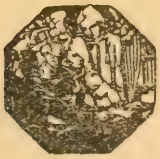
PETIT CHEMIN DE CROIX (Revue des Jeunes).

LE COMÉDIEN PRIS A SON JEU (Saint Genès), 4 actes.

LE CONTE DES TROIS JEUNES FILLES A MARIER, 3 actes.

HENRI GHÉON

SAINT MAURICE OU L'OBÉISSANCE



229606
14. 2. 29

EDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VIIe. — TEL. : FLEURUS 19-68

TOUS DROITS DE REPRODUCTION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS
POUR TOUS LES PAYS. COPYRIGHT
BY "REVUE DES JEUNES", 1922

PQ
2613
H253

A SA GRANDEUR
MONSEIGNEUR MARIÉTAN
ABBÉ DE SAINT-MAURICE
ET ÉVÊQUE DE BETHLÉEM

HOMMAGE PROFONDÉMENT
RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT

AVANT-PROPOS

On peut se demander pourquoi Saint Maurice ou l'Obéissance *ne paraît pas dans la collection* « Jeux et Miracles pour le peuple fidèle ».

Ce n'est pas un « miracle ».

Ce n'est pas davantage un « jeu ».

S'il s'adresse spécialement au « peuple fidèle » il ne s'adresse pas uniquement à lui.

Nous profiterons de l'occasion pour mettre le public en garde contre certaines confusions.

Ce n'est pas un « miracle ».

Nous entendons par là que l'action de Dieu sur les personnages reste implicite, intérieure, comme dans le Pauvre sous l'Escalier. *Il est assurément miraculeux que six mille six cents soldats, parfaitement armés, entraînés, commandés, se laissent massacrer sans résistance. Il y faut une grâce spéciale qui, par eux, remonte en prière et redescend sur eux en grâce pour leur donner la force de subir. Mais à aucun moment de ce sacrifice incroyable, les lois de la nature ne sont bouleversées. L'inspiration d'en haut, qui rend compte de tout et seule peut en rendre compte, fournit aux saints martyrs d'Agaune des raisons d'agir parfaitement claires, par-*

faitement logiques et humaines. Nous disons : le miracle de la légion thébéenne comme on dit couramment — et on fait bien de le dire — le miracle de la Marne. Sur la rivière illustre, en septembre 1914, ni saint Michel, ni Marie, Reine des armées, ne se sont montrés dans le ciel pour rallier les combattants. Mais un ordre donné à point, une fausse manœuvre de l'ennemi, l'initiative et la décision d'un Gallieni, d'un Joffre, de tel et tel de leurs lieutenants, une certaine ferveur allumée au cœur des soldats, un surcroît de prières et d'adoration dans les familles et les cloîtres à un moment choisi — *et la victoire improbable suivait. Nous n'avons pas traité « le fait d'Agaune » autrement que nous aurions pu et dû traiter « le fait de la Marne », — historiquement, psychologiquement. Et c'est pourquoi nous n'appellerons pas notre nouvelle pièce « miracle », réservant le terme aux ouvrages où le « merveilleux visible » intervient.*

Ce n'est pas davantage un « jeu ».

Des saints proprement légendaires, dont l'histoire n'est pas entièrement fondée sur d'authentiques documents, laissent un certain champ à l'imagination du dramaturge. Le « miracle visible » lui-même, quand on tente de l'évoquer sur la scène, autorise une certaine liberté de présentation : de la poésie, de la fantaisie, voire du comique, à condition bien entendu qu'il garde tout son sens, toute sa gravité surnaturelle, sous la bonne humeur et le jeu. On ne saurait traiter l'histoire de sainte Cécile comme celle de saint Gilles du Gard,

celle de saint Louis comme celle de saint Armel, ni même celle de saint Maurice comme celle de saint Alexis. Question de tact, de convenance, de soumission à l'objet.

Ici, l'objet s'offre à nous comme trop sévère et trop constamment pathétique pour nous permettre la moindre échappée, le moindre écart, la moindre « diversion ». Une réalité grande et noble, dure et pressante, ne souffrant que d'être elle-même, directe, nue, sommaire, sans transposition.

Saint Maurice *est donc une « tragédie » comme* les Perses, *comme* Polyeucte, *au sens le plus étroit du mot. Ce n'est pas par hasard, mais par nécessité intérieure, que les trois unités y sont respectées strictement. On a craint même que le vers ne lui prêtât trop d'éloquence. Elle ne pouvait naître que totalement objective, sans contribution aucune de l'auteur, en style militaire, comme un « ordre du jour ».*

C'est ce qui fait qu'elle s'adresse à tous, non pas seulement au « peuple fidèle ». Si l'auteur ne l'a pas manquée — ce qui n'est pas impossible, malheureusement — les mots couvrant les faits, les faits dictant les mots devront s'imposer à quiconque, sans distinction de croyances et d'opinions. On pourra discuter les raisons de Maurice, refuser de s'y prendre : on conviendra qu'il ne dit pas un mot, qu'il ne fait pas un geste sans raison. Le drame du devoir d'état chez un soldat chrétien : ceci posé, tout le reste en découle. Ou bien notre siècle

sans foi défend expressément au dramaturge d'aborder un sujet sacré — c'est un état d'esprit courant dans les théâtres, même les mieux disposés envers nous — ou bien il doit accorder audience au drame que nous lui offrons. Celui-ci ne requiert rien de plus du public qu'un drame tout à fait profane; j'entends: l'adhésion aux prémisses, une attention soutenue et un peu de logique dans l'esprit.

Non exclusivement accessible aux chrétiens, la tragédie de saint Maurice *leur est pourtant très spécialement destinée.*

Je ne reviendrai pas sur l'exposé des services spirituels que le théâtre est capable de rendre au « peuple fidèle ». Dans la préface de mes Jeux et Miracles (1re série), *j'émettais le vœu de voir célébrer sur les planches, dans toutes les paroisses de la chrétienté, la vie de leurs saints protecteurs. Je me permettais d'espérer sous l'influence du spectacle, un regain de faveur pour les cultes locaux et conséquemment pour le « culte ». J'allais jusqu'à rêver d'une « décentralisation par les saints » redevenus personnes vivantes, grâce aux peintures qu'en feraient nos auteurs...*

Mais ce n'était qu'un rêve encore — dans mon cas, tout au moins. Je n'avais pas écrit les Aventures de Gilles *pour la paroisse de Saint-Gilles; ni même le* Débat de Nicolazic *pour le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray. Ici en particulier, la place était trop bien tenue — je me fais un devoir de le constater publiquement — par le* Nicolozig *breton de M. l'abbé Le*

Bayon, où passe un souffle épique et terrien, digne de Mistral. Ma pièce était un divertissement « à côté » qui, en outre, risquait d'éveiller sans profit les justes susceptibilités de certains prêtres et fidèles.

Il en va autrement pour la présente tragédie. Conçue sur place, elle a été représentée au théâtre de l'Abbaye, à Saint-Maurice-du-Valais.

A la fin de l'hiver 1921, la Providence me conduisit à Saint-Maurice. J'ignorais presque tout du saint et de ses compagnons. J'ignorais tout de l'abbaye d'Agaune où sont conservées leurs reliques depuis plus de quinze cents ans et où leur culte est aujourd'hui entretenu par les Chanoines réguliers de Saint-Augustin qui ont là un nombreux et florissant collège.

L'antiquité et la beauté du lieu, l'accueil que l'on m'y fit, le sentiment d'une vie intérieure profonde passant de l'évêque-abbé aux chanoines, des religieux aux novices, des maîtres aux élèves, petits et grands, le cheminement visible de la grâce à travers plusieurs générations d'hommes, de jeunes hommes et d'enfants, enfin le rayonnement même de l'épopée des saints guerriers inscrite sur le sol, la présence non pas seulement de leurs corps dans d'admirables reliquaires, mais de leur sang et de leur âme que les plus grands saints de la France, de saint Martin à saint Louis, vinrent vénérer — tout cela me devint, du jour au lendemain, cher et familier, d'une vertu intime, d'un prix surnaturel inestimables. J'y retournai dès la saison d'été.

Il s'agissait de mettre la dernière main aux répétitions du Pendu dépendu *que les élèves du collège devaient jouer en fin d'année. Le naturel et l'entrain des jeunes acteurs dépassèrent de loin ce que j'étais en droit d'attendre — et déjà j'ébauchais, pour la prochaine année, le projet de monter « Saint Gilles » dont le premier épisode était seul écrit. Mais nous nous trouvions loin de compte: c'était un Saint Maurice que l'on me demandait.*

Je foulai le champ des martyrs. Je connus par leur nom les hautes montagnes qui l'encerclent. Je pris connaissance des documents, dans la savante brochure de M. le chanoine Gros, en particulier de la lettre où saint Eucher, archevêque de Lyon, retrace brièvement mais fortement, le grand massacre. Je me pénétrai de l'esprit du lieu. — C'était admirable, bien sûr ! Il y avait là matière à poème — comme partout où il y a matière à prière — matière à drame, nullement. Du moins je ne l'y voyais pas. Je promis vaguement et j'attendis d'autres lumières... Moins de trois mois après, j'écrivais d'un trait Saint Maurice. *Les faits avaient parlé : le drame s'était fait en moi — sans moi. Je n'avais pas composé un « miracle », mais une tragédie militaire sacrée. Elle fut jouée l'été suivant.*

Je ne la défends point. Je ne sais pas trop ce qu'elle vaut. Je le dis simplement et en esprit de modestie : elle m'a été arrachée. Aucun de mes ouvrages dans lequel j'aie moins mis de littérature. — Ce que je sais, c'est qu'en la composant, le souvenir de cinq ans de guerre

pesait sur moi, avec le sentiment du bienfait de l'obéissance et le désir d'en rétablir la notion, hélas! perdue, dans l'état présent d'anarchie auquel on donne le nom de paix. J'y travaillai quelques semaines de tout mon esprit et de tout mon cœur, c'est-à-dire de tout mon art. Il n'est pas d'art plus sûr que celui qui s'appuie sur une conviction forte; mais les moyens peuvent faire défaut. On jugera.

Il me semble plus important pour l'avenir du théâtre chrétien — qui n'est lié en aucune façon à la plus ou moins grande réussite littéraire de mes ouvrages — et pour la connaissance des moyens dont dès à présent il dispose, de m'arrêter en terminant sur la façon dont cette pièce, d'une exécution difficile, fut jouée en Valais par de jeunes tragédiens amateurs.

Disons-le tout de suite : elle n'avait pas été faite pour eux.

C'est une très mauvaise méthode que d'écrire quoi que ce soit, un miracle, une farce, un drame ou une comédie, en se mettant, de volonté délibérée, au niveau (supposé) de tel ou tel public et de tels ou tels interprètes. En aucun cas, on ne doit renoncer au maximum. On n'a pas plus le droit de diminuer un grand sujet que de gonfler ou hausser un petit. L'étiage du sujet, la portée du sujet tiennent essentiellement à sa nature. Le rehausser ou le surfaire, c'est le dénaturer. Voilà le danger principal qui guette le théâtre chrétien populaire — la dénaturation par amoindrissement et la vulgarité par

vulgarisation. Si on veut y parer, il s'agit de choisir, pour chaque milieu, pour chaque âge, pour chaque groupe de spectateurs et d'acteurs le sujet qui convient — *puis de le traiter* tel qu'il est *sans restriction d'aucune sorte. Ce n'est pas le public et les interprètes qui devront lui donner sa forme, mais lui qui essaiera d'imposer sa forme au public. En amorçant le poisson, pour le prendre ensuite, qu'on fasse attention à ne pas se noyer.*

Donc, Saint Maurice, grand sujet, au pathétique sévère et viril — et, ce qui est plus grave, intérieur — nullement adapté et rapetissé « à l'usage de la jeunesse », supposait chez les interprètes le plus haut degré de sévérité, de virilité, de vie intérieure, avec les moyens en rapport. Il réclamait, en principe, des acteurs mûrs, des acteurs de métier, non des acteurs de patronage ou de collège. Je puis l'avouer aujourd'hui, je craignais de voir la petite troupe qui avait si bien joué le Pendu, *qui allait si bien jouer les* Aventures de Gilles *massacrer ce nouvel ouvrage. J'oubliais l'étonnante interprétation des* Miracles de sainte Cécile *donnée l'hiver dernier par un cercle de jeunes filles dans la banlieue de Paris et les réussites frappantes qu'on obtient dans certains collèges en montant Corneille et Racine... Je me défiais. J'avais tort.*

Les nombreux spectateurs du petit théâtre d'Agaune peuvent l'attester avec moi, ces jeunes soldats thébéens (deux seulement étrangers au collège d'où ils étaient sortis depuis un an) portèrent vaillamment le poids d'une

si haute destinée. Ils furent simples, vivants, solides, de vrais guerriers, de vrais martyrs. Ils eurent la jeunesse, la force, le style. Même on put voir danser au fond de leurs regards cette petite flamme qu'y allume la foi et qui brille si rarement sur les théâtres du siècle. Maurice en particulier fut admirable. J. P. Altermann en a témoigné dans la Revue des Jeunes *du* 10 *septembre et je renvoie à son article le lecteur.*

Que l'inspiration des saints martyrs, une éducation spirituelle profonde, le sens de l'art, la générosité du sang, enfin cette fleur d'héroïsme qu'on respire dans le Valais aient contribué, pour leur part, à une si complète réussite, je n'en doute pas un moment. Mais je veux rendre hommage, ici, à M. le chanoine C..... qui a entraîné, éclairé, modelé les jeunes acteurs avec une patience, une fougue et une intelligence remarquables. Il est question de donner, dans un temps, notre tragédie en plein air, sur le champ même des martyrs, pour la fête patronale du 22 septembre. Ainsi se réaliserait ce que nous n'osions espérer prochain, l'union de l'art dramatique et du culte à l'occasion d'un grand pèlerinage.

« Nous prions mieux saint Maurice maintenant... », me disait quelqu'un, après les représentations du val d'Agaune. Beaucoup qui le priaient, respirant son air, vivant sous son ciel, connaissaient à peine sa vie. Il ne fallait que la leur rappeler.

Celui qui en assuma l'entreprise n'y eut aucun mérite. Il a moins donné que reçu.

La leçon d'une épreuve qui tourna à notre avantage, en dépit des contradicteurs (mais toute parole vraiment chrétienne n'est-elle pas signe de contradiction?) pourrait se résumer en une phrase :

« Ne craignons pas de viser haut. »

La chose n'est pas seulement vraie pour les théâtres « clos » réservés à l'élite, mais aussi bien pour le théâtre « populaire » qui est le théâtre tout court. Une parfaite clarté de langage, une totale évidence des faits, en un mot une intelligibilité *absolue, voilà la seule restriction à imposer au dramaturge qui s'adresse au « peuple fidèle » — outre, bien entendu, le respect du dogme et des mœurs. Ceci posé, il est libre de son essor. Sans doute ne rien proposer aux spectateurs et aux acteurs qui lasserait leur attention ou qui excéderait leurs forces. Mais encore celles-ci seront-elles d'abord éprouvées. Il conviendrait de ne pas les sous-estimer. De quoi sont capables de jeunes âmes et surtout des âmes qui prient, la raison seule ne l'imagine pas.*

Ainsi, pour le bien de notre œuvre, de nos interprètes, de notre public, préférons toujours le plus *ou* moins. *La tragédie la plus tendue trouvera place dans le répertoire à venir auprès des divertissements les plus libres. Mais qu'on se le dise bien : l'art est en jeu dans un cas et dans l'autre. Gardons-nous, sous prétexte de nous « mettre à portée », de jamais « infléchir » notre art.*

Octobre 1922.

SAINT MAURICE OU L'OBÉISSANCE

Ecrit à la louange des six mille six cents soldats bien entraînés et bien armés qui furent massacrés sans résistance en l'an 302 de Notre-Seigneur, dans le Valais, par ordre de l'empereur Maximien. (22 *septembre.*)

PERSONNAGES

MAURICE, *primicier.*

EXUPÈRE, *son aide de camp.*

CANDIDE, *sénateur des soldats.*

UN VÉTÉRAN.

UN CENTURION.

UN JEUNE TRIBUN.

TROIS LÉGIONNAIRES.

UN JEUNE OFFICIER DE LIAISON.

UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR DE L'EMPEREUR.

TROIS COUREURS.

UN CENTURION PRÉTORIEN.

UN VIEUX BERGER.

OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

PROLOGUE

Le primicier Maurice, qui commande en chef la première légion thébéenne, descend de Gaule, où elle a fait campagne, vers la péninsule italique. La légion vient de défiler devant lui, pour faire halte au fond du val d'Agaune. Le chef s'est arrêté avec un aide de camp et quelques hommes, à l'endroit où le Rhône supérieur, forçant le cercle de montagnes qui ferme le Valais, s'enfonce dans une gorge étroite, avant de se jeter dans le Léman, là où se dresse précisément aujourd'hui, contre le rocher, l'église de l'abbaye de Saint-Maurice. Il découvre de là le cirque tout entier. Assis sur un bloc de pierre, il consulte une vaste carte que déploie Exupère, son aide de camp ; entre un jeune officier de liaison.

I

LE JEUNE OFFICIER

Chef, salut !

MAURICE

Salut. Qu'y a-t-il ?

LE JEUNE OFFICIER

Il est quatre heures, chef. Je venais aux ordres.

MAURICE

Rien de neuf ?

LE JEUNE OFFICIER

Rien de neuf, chef.

MAURICE

L'état d'esprit autour de vous ?

LE JEUNE OFFICIER

Passable, chef.

MAURICE

Mais encore ?

LE JEUNE OFFICIER, *indulgent.*

Un peu de fièvre et de relâchement. Les hommes sentent qu'ils redescendent vers Capoue — et ils rapportent beaucoup de butin.

MAURICE

Un rappel à l'ordre sera nécessaire. Pour le reste, je n'ai pas encore d'instructions. Je sais que l'empereur établit son quartier général à Octodure ; d'où j'infère que nous cantonnerons sans doute ici... Ce n'est qu'une supposition. (*Un temps bref de réflexion.*) Mais vous avez raison : il ne faut pas que la nuit nous surprenne. Les ordres que je vais dicter sont provisoires, mais exécutoires immédiatement. (*A son aide de camp.*) Note, Exupère.

EXUPÈRE, *ses tablettes en main.*

J'écoute, chef.

MAURICE, *dictant.*

« Le commandant en chef de la première légion thébéenne... à ses commandants de cohorte et de centuries et par eux à ses légionnaires.... prescrit ce qui suit : (*Un temps.*) La légion dressera son camp avant la nuit... à l'endroit où elle a fait halte... dans le pays d'Agaune... au lieu dit « Vrai-Lieu ». — Elle prendra les dispositions ordinaires... fossés, talus, palissades, etc. — En tant que légion d'arrière-garde... son rôle est de couvrir l'armée... Elle se couvrira elle-même... en doublant les postes à la porte nord. (*Un temps.*) Nous ne sommes plus en pays ennemi... Mais une troupe digne de ce nom... doit, en tout temps et en tout lieu... se mettre à l'abri des surprises. » (*S'arrêtant.*) Tu suis, Exupère?

EXUPÈRE

Oui, chef.

MAURICE, *se levant et continuant de dicter.*

« Il sera absolument interdit de sortir du camp, sauf pour raison de service. — La moindre déprédation commise par les légionnaires aux dépens des habitants de la contrée, sera sévèrement punie. Ce qui est excusable... dans une certaine mesure... en temps de guerre...

sous la pression de la nécessité et dans le feu de l'action... cesse de l'être en temps de paix. — C'est une question de simple honnêteté... sur laquelle on ne devrait avoir à rappeler... l'attention d'aucun soldat... dans une légion comme la thébéenne... où tous professent hautement la foi du Christ. (*Un temps. Il va et vient, puis reprend d'un ton moins tendu.*) On profitera du temps de repos qui semble probable... pour entreprendre la visite et le nettoyage des armes et des équipements. — On veillera aux soins du corps. — On remettra en main chaque centurie par des manœuvres répétées. — Les hommes en retour, recevront une prime pour supplément de nourriture... » Ajoute qu'elle sera supprimée immédiatement à quiconque userait sans modération de cervoise ou de vin.

(*Il s'arrête.*)

EXUPÈRE

C'est tout, chef ?

MAURICE

Encore une phrase. (*Plus grave.*) « En nous voyant rentrer dans les provinces les plus civilisées de l'empire... chargés des dépouilles de l'ennemi... il faut qu'on puisse dire que les soldats les plus braves... les plus sobres... les plus disciplinés de Rome... sont des chrétiens. » (*Vite.*) « Fait aux portes d'Agaune... le... Pour exécution. » (*Un temps.*) Je n'oublie rien ?

EXUPÈRE

Je ne crois pas, chef.

MAURICE

Donne. (*Il prend les tablettes et les parcourt. Puis il les tend au jeune officier.*) Voici, lieutenant. Aux dix commandants de cohorte.

LE JEUNE OFFICIER

Bien, chef ! (*Il prend les tablettes et salue.*) Salut, chef.

MAURICE

Salut. — Hâtez-vous !

(*Le jeune officier sort. Long silence.*)

II

EXUPÈRE

Ainsi, l'hirondelle d'Afrique, quand décline l'été, redescend vers les chauds pays. Un moment, elle se repose à l'ombre des vallées alpestres... Encore un bond et voici l'Italie dorée... Le dernier lui fera passer la mer natale, au delà de laquelle elle retrouvera le prin-

temps. — Chef, je comprends l'impatience de nos hommes. Ils ont fait leur devoir ; si rien ne vient à la traverse, ils vont revoir leur femme et leur maison.

MAURICE

Et qui te dit que c'est en Egypte qu'on nous ramène? On peut avoir besoin de nous ailleurs. Qu'est-ce qu'un soldat ? (*Un temps.*) Un oiseau voyageur... mais qui ne suit jamais son plaisir ni sa fantaisie et qui ne règle pas son vol sur la rigueur ou la douceur de la saison. On lui commande d'aller — et il va ; de s'arrêter — et il s'arrête ; de frapper — et il frappe ; de se faire tuer — et il meurt. Et c'est bien ainsi. Il est dans la main de son supérieur, comme dans la main du Créateur la créature, et il détient sur la terre le privilège de proposer aux autres hommes l'image de l'obéissance parfaite qui règne dans le ciel — et qui devrait partout régner. (*Tristement.*) Mais l'obéissance n'est plus aimée, même chez les chrétiens.

EXUPÈRE

Oh ! chef ! — Pourvu qu'elle soit à peu près maintenue.

MAURICE

Non, Exupère, non! Obéir sans amour c'est, selon moi, mal obéir. Je ne saurais souffrir qu'on diminue une vertu si haute. — N'oublie pas que c'est à son ombre

que, dans notre métier, croissent toutes les autres vertus : l'humilité, la pauvreté, la patience... la chasteté et la bravoure... le respect du chef et le don de soi.

EXUPÈRE

Les vertus chrétiennes sont donc des vertus militaires ?

MAURICE

Je le crois, ami. Ce qui fait le vrai soldat, comme le vrai chrétien, c'est le détachement de tout. — Aussi bien, il ne lui vaut rien, s'il a une famille, une maison, un champ, de trop songer à ce qu'il laisse. Il rentrera dans son bien quand il sera vieux. En attendant, il est pareil aux apôtres pêcheurs, débauchés par Jésus au bord des lacs de Galilée. Comme eux, il a opté pour un plus haut devoir qui consiste à suivre le maître. Et tant qu'il n'a pas versé tout son sang ou épuisé toute sa force, il n'est pas quitte envers celui-ci.

EXUPÈRE, *après un temps de réflexion.*

Vous ne m'en voudrez pas de vous le dire en face. Oui, chef, je connais certains maîtres auxquels il est facile d'obéir. Ceux-là ont qualité pour commander aux hommes, au nom du Maître tout-puissant qui délègue le commandement à tel ou tel. Ceux-là sont dignes, bons et justes. Mais, s'ils ne le sont pas, dois-je les écouter ?

MAURICE

Sans doute.

EXUPÈRE

Même s'ils donnent l'exemple de tous les vices ?

MAURICE

Tu le dois.

EXUPÈRE

S'ils sont ivrognes, fourbes, débauchés, prévaricateurs ?

MAURICE

Certainement.

EXUPÈRE

Même s'ils persécutent mes frères ?

MAURICE

Oui. Même en ce cas, Exupère. Et d'autant plus tu devras te montrer fidèle — à condition qu'ils ne te commandent pas le mal... je veux dire rien de contraire à ce que prescrit notre loi. Ici s'arrête leur pouvoir, au nœud de notre conscience ; mais seulement ici. (*Fortement.*) Oui ou non, soldat, es-tu à leur solde et au service de l'Empire ? — Oui ou non, les deux empereurs ont-ils la charge d'assurer la tranquillité du pays, peut-

être du monde et la protection du bien commun? — Oui ou non, la paix de chaque foyer dépend-elle de notre épée et de notre loyalisme envers eux ?... (*Un temps bref.*) Tu ne réponds pas?

EXUPÈRE

Mais s'ils nous jettent dans une guerre criminelle?

MAURICE

Qu'en savons-nous jamais ? Quel moyen avons-nous de le discerner? Allons-nous compromettre le salut public pour satisfaire en nous un doute? — Si, violant toutes les lois de Dieu, ils nous ordonnent d'achever l'ennemi à terre, d'abuser d'une femme ou d'assassiner un enfant... d'accord ! il y a évidence dans l'injustice; l'ordre est nul et non avenu. Mais nous attendrons pour désobéir qu'on nous intime de tels ordres. Si méprisable, détestable dans le privé que soit l'empereur Maximien, si cruel qu'il se soit montré envers nos frères, il s'est toujours gardé de heurter notre conscience. La Providence qui l'a investi du pouvoir s'ingénie sans doute à le modérer. — Et aussi bien, quand il nous lance à la bataille contre les barbares tribus qui ne cessent, depuis des siècles, de ravager les marches de la Gaule, nous devons nous en réjouir. Sa cause, ici, se confond avec notre cause. Au nom du Maître des maîtres, Exupère, qui sait mieux que nous ce qu'il vaut, goûtons la

joie de servir sous un mauvais maître... qui, par ailleurs, mériterait d'être haï. Aimons en lui le César, sinon l'homme. Soyons soldats et soldats chrétiens.

(*Il a posé la main paternellement sur l'épaule d'Exupère qui s'est assis sur un quartier de roc. Un temps.*)

EXUPÈRE

Chef, j'admire votre sagesse et votre modération. Mais vous n'ignorez pas que la chasse aux chrétiens a repris un peu partout dans l'Empire, que l'empereur Dioclétien en a donné le signal en Asie et que Maximien, son collègue, avec sa férocité naturelle, ne peut tarder à l'imiter ici.

MAURICE, *chassant cette pensée.*

On le dit. Que ne dit-on pas ? (*Un temps. Puis, résigné.*) Ce serait une triste chose... et maladroite selon moi; il n'a pas de soldats plus sûrs. (*Un temps. Il songe.*) A la grâce de Dieu, ami ! Songeons à nos femmes et à nos enfants qui, peut-être déjà, souffrent persécution en Egypte !

EXUPÈRE, *révolté.*

Oh ! chef ! c'est tout ce que vous objectez ? Maximien est un homme bas, jaloux de nos succès et sans scrupules. Espérez-vous qu'il nous ménage ?

MAURICE

Je ne sais ce qu'il compte faire, ni ce que nous ferons.

Jusqu'à nouvel ordre il décide — et nous exécutons. Que s'il n'a pas d'égard à nos services, nous nous efforcerons de l'éclairer. Quoi qu'il arrive, Dieu n'est pas loin de nous et il nous dictera notre conduite.

EXUPÈRE, *se levant.*

Dieu n'empêchera pas notre cœur de bondir et de s'insurger contre l'injustice. Chef, la vertu d'obéissance, si dominatrice soit-elle, n'entre que pour moitié dans le soldat; l'autre moitié est de violence. On nous apprend à nous vaincre, mais aussi à vaincre... et la victoire est au plus fort. Lorsque nos forces exercées se déchaîneront toutes ensemble contre un chef indigne d'être obéi, il ne sera pas commode de nous retenir. Nous ne sommes pas des esclaves!

MAURICE, *l'apaisant.*

Non, Exupère, nous sommes des hommes libres et nous agirons comme tels, en essayant de concilier tous nos devoirs. (*Un temps.*) Je te prierai en attendant de modérer un peu ta fougue et de ne pas laisser se répandre parmi la troupe une alarme que rien ne justifie encore. Tu me devanceras au camp et feras causer les uns et les autres. Je veux savoir si rien n'a transpiré.

EXUPÈRE, *se levant.*

A vos ordres, chef.

MAURICE, *l'arrêtant.*

Un moment. (*Regardant vers la droite.*) Je vois venir à nous quelque montagnard mécontent auquel un de nos chapardeurs aura fait tort d'une poule ou d'une salade. Je puis avoir besoin de toi pour enquêter. (*Au dehors.*) Sentinelle, laissez passer! (*A celui qui approche et que l'on ne voit pas encore.*) Avance, là-bas, mon brave homme.

III

Un vieux berger du Valais, vêtu de peaux, un bâton à la main, entre timidement par la droite.

LE VIEUX BERGER

Mais je ne suis pas seul... Nous venons en délégation.

MAURICE

Que les autres suivent.

(*Paraissent trois autres montagnards, encore plus gênés et plus gauches, en saluant très bas. Ils se tiennent au fond, un peu en retrait.*)

LE VIEUX BERGER

Chef...

MAURICE

Que demandez-vous?

LE VIEUX BERGER

Rien, chef... Si! chef...

(*Il bredouille et s'arrête.*)

MAURICE

Parle sans crainte.

LE VIEUX BERGER

Chef... ce sont des soldats à vous qui nous ont dit qu'on pouvait avoir confiance... et que le chef est un bon homme... Et sans cela, bien sûr, nous ne serions pas sortis de notre rocher... La chose est claire. (*Il se tourne vers les autres qui approuvent par un murmure.*) Alors, je vais me permettre de vous raconter le malheur qui nous arrive... ou qui nous arrivera peut-être : pour être véridique, il ne nous est pas encore arrivé. (*Un temps.*) Il passe souvent des troupes par la gorge, pour la raison qu'il n'y a pas d'autre passage et nous nous entendons toujours bien avec les soldats... Mais cette fois... hem! hem!... nous n'avons pas osé porter du lait ni des fromages, rapport aux mauvaises paroles d'un colporteur — qui d'ailleurs ne vend rien de bon... c'est un voleur, c'est un voleur... (*Les autres approuvent.*) Lequel... lequel... comment vous dire?... prétend qu'on nous envoie l'armée... pour nous punir.

MAURICE

Pour vous punir de quoi?

LE VIEUX BERGER

De quoi?... de quoi?... voilà...

MAURICE

Ne te trouble pas, vieux père. On peut tout me dire à moi.

LE VIEUX BERGER

Je le vois bien, chef... Mais il faut oser. (*Tourné vers ses compagnons.*) Hein, les autres?

LES MONTAGNARDS, *l'encourageant.*

Dis! n'aie pas peur!...

LE VIEUX BERGER

Je dirai donc. Et vous saurez ce que nous sommes... De bien honnêtes pasteurs de bétail qui n'avons rien à nous reprocher devant Dieu... et n'avons fait tort au prochain que sur de petites choses... Mais... mais... voilà... Nous avons un autre Dieu que les autres... et nous tenons à ce Dieu-là... et c'est de quoi on voudrait nous punir. (*Décidé.*) C'est nous que l'on appelle les premiers chrétiens d'Agaune.

MAURICE

Ah! vous êtes chrétiens!

LE VIEUX BERGER, *craintif.*

Oui... chef!... eh bien oui, chef!... et j'aurai eu tort de le dire... Mais je l'ai dit... voilà!.. il est trop tard... Et je ne saurais plus me reprendre.

MAURICE, *lui tendant la main.*

N'aie donc pas peur ! Je suis chrétien aussi.

LE VIEUX BERGER

Vous, chef?

MAURICE

Oui, mon ami — et tous mes hommes.

(*Mouvement dans le groupe des montagnards.*)

LE VIEUX BERGER

Oh! alors, je suis bien tombé et ce colporteur a menti. Ce n'est pas des chrétiens qu'on enverra massacrer des chrétiens, je pense. J'apporterai du beurre et des fromages... et je n'aurai plus besoin de me cacher. (*Aux autres.*) Vous voyez, là, nous sommes bien tombés. (*S'asseyant librement sur un bloc de pierre.*) Eh bien, chef, puisque nous sommes... comme... comme qui dirait des frères...

MAURICE, *s'asseyant en face de lui.*

Vous pouvez le dire.

LE VIEUX BERGER, *continuant.*

Je vais vous raconter toute la chose... Nous avons le temps! Comment nous sommes chrétiens de père en fils, depuis la mort des saints apôtres Paul et Pierre... que nos grands grands-parents, qui étaient du pays étrusque, se sont réfugiés ici... et depuis lors, à chaque alerte, nous remontions si haut avec nos vaches que l'on n'a jamais pris la peine de monter si haut nous chercher. Mais cette fois — la chose est claire — c'est un dérangement inutile. (*Un temps, il rit.*) Nous ne savions tout de même pas qu'il y eût tant de chrétiens dans la troupe... (*Aux autres.*) N'est-ce pas? (*Approbation.*) Mon arrière-grand-père du côté paternel, un vrai pirate, qu'on n'a jamais pu amender, répétait toujours en levant son verre : « Vive Bacchus! vive Bacchus! Avec tous les chrétiens du monde, on n'arrivera jamais à cent! » Ouais, tout cela a bien changé!

MAURICE, *se levant.*

Oui, mon brave homme; mais pas encore autant que vous croyez. Voulez-vous un conseil? Rentrez chez vous et ne parlez pas trop !

LE VIEUX BERGER, *se levant aussi.*

Bon, bon ! — Je ne comprends pas bien... la chose est claire... Mais si vraiment vous êtes chrétien... j'apporterai du lait et des fromages.

MAURICE

Plus tard, plus tard.

LE VIEUX BERGER

Si, chef ! Vous les aurez ce soir. (*Saluant.*) Salut, chef. Je vous remercie, chef. Je prierai pour vous, chef.

(*Tandis que les montagnards saluent pour prendre congé, un soldat de planton paraît.*)

MAURICE

Chut ! de la prudence ! (*Au soldat.*) Qu'y a-t-il ?

LE SOLDAT

Un officier du quartier général de l'empereur.

MAURICE

Qu'il entre !

IV

Un temps. Paraît un officier d'état-major, jeune et brillant, dans une tenue d'une extrême élégance, amabilité mondaine, sourire entendu.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, *aimable.*

Salut, chef.

MAURICE, *froid.*

Salut.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, *un peu décontenancé.*

Ce sont les ordres. Je devais les remettre en main propre. J'arrive tard. Mais le chemin est difficile. Ce n'est pas un pays pour le cheval.

MAURICE, *impatient.*

Donnez ! (*Il reçoit le rouleau de parchemin cacheté, brise le sceau, développe et lit en silence. Après avoir lu, impassible.*) C'est bon.

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

Pas de réponse, chef ?

MAURICE

Pas de réponse. On rendra compte de l'exécution des ordres en temps voulu. (*Vivement.*) Allez ! (*L'officier salue et sort, non sans avoir jeté un regard sur les paysans. Alors Maurice se tourne vers le vieux berger et doucement, mais nettement.*) Ecoute-moi, mon brave. Tout est changé.

LE VIEUX BERGER

Comment ?

MAURICE

Tout est changé. Il ne m'est pas permis d'en dire davantage. — Dès que la nuit sera tombée, arrangez-vous pour gagner le plus haut plateau avec vos vaches

et vos chèvres. Nous sommes chrétiens comme vous, je vous le répète; mais les armées de Rome ne comptent pas que des chrétiens. (*Il le pousse paternellement vers le dehors avec les autres.*) Allez tous ! et Dieu vous conduise !

LE VIEUX BERGER

Mais, chef...

MAURICE

Obéissez. Et pas un mot aux légionnaires, je vous prie. Ne perdez pas de temps. Adieu.

(*Sort le vieux berger avec les autres montagnards. Un temps. Maurice et Exupère se tiennent debout, face à face.*)

V

EXUPÈRE

Qu'arrive-t-il, chef ?

MAURICE

Relisons ensemble. (*Il déploie l'ordre et lit tout haut.*) « La première légion thébéenne campera ce soir au pays d'Agaune. Elle prendra ses dispositions pour offrir solennellement, dès l'aube du second jour, un sacrifice à Jupiter Pœnin, aux Dieux protecteurs de l'Empire et à nous, César, empereur. Le serment de fidé-

lité, qui ne peut être différé, comporte l'engagement de poursuivre partout les ennemis de l'Etat romain, en l'espèce, tous ceux qui font profession de christianisme. Dans ce but, le primicier désignera dans chaque cohorte une escouade d'hommes résolus qui visiteront les villages, les hameaux, les fermes et toutes les habitations isolées, pour y ramasser les suspects et obtenir d'eux, à tout prix, la rétractation de leurs erreurs. Tous les supplices sont licites, et, s'ils n'ont pas suffi, mort doit s'ensuivre. — Tout chef ou légionnaire qui n'exécuterait pas ces prescriptions à la lettre sera dénoncé et incarcéré, en attendant la décision de ses juges. Il sera rendu compte deux fois le jour des résultats. »

(*Silence prolongé.*)

EXUPÈRE

Eh bien, chef ?

MAURICE

Eh bien, Exupère ?

(*Nouveau silence.*)

EXUPÈRE

Qu'allez-vous faire, chef ?

MAURICE, *résolu.*

En doutes-tu ?

EXUPÈRE

Oh ! nullement !

(*Un temps encore.*)

MAURICE, *tristement.*

J'aimerais mieux qu'il y eût doute, débat et contradiction. (*Ferme.*) Dieu est plus fort que tout et la question se trouve à l'avance tranchée. (*Lentement.*) Comprends-tu bien ceci ? Es-tu assez soldat pour ressentir ceci comme moi, Exupère ?... Il va falloir désobéir. (*Un temps de silence, puis nettement.*) Descendons vers le camp. (*A son ordonnance, au dehors.*) Mon cheval Lucius ! (*Il fait quelques pas en avant, lève la tête et contemple le paysage. Alors il se tourne vers Exupère, pour l'inviter à admirer et dit dans le transport d'une émotion toute sereine.*) Ami, nous avons devant nous un des plus nobles sites de la terre. Avant de se creuser un passage à travers la roche et de se jeter dans le lac où son eau fidèle ne se perd pas, mais reparaît, intacte et bleue, pour aller féconder la terre du pays de Gaule, le Rhône, à dessein s'attardant, prend dans sa courbe cette presqu'île herbue où va camper notre légion, ce soir. Une assemblée de géants l'environne que le soleil touche et quitte un à un. Comment les nommes-tu ? Je te les montrais sur la carte. Cette grande scie qui mord dans les nuages, avec ses crocs de pierre grise ? Les dents de Morcle. Ce pic, au loin, qui devient couleur de grenade ? Le mont Catogne. Et plus près, la muraille qui nous opprime, est, si je ne me trompe, le soutien du plateau de Mé, avec la Dent du Midi, invisible. Au milieu, notre camp, au lieu dit : « Vrai-Lieu », le lieu de vérité, ras comme un pré tondu, plat comme la pierre

des sacrifices, le seul coin qui prête au repos dans ce paysage mouvementé. (*Plus largement.*) Ainsi, souvent, Dieu choisit certains lieux, plus grands que d'autres, pour y faire de grandes choses. Le Colisée n'est pas plus beau ! (*Un temps.*) Ami, ne trouves-tu pas que l'endroit, dans sa grandeur et dans sa majesté, a précisément la forme d'un cirque?... (*Un temps.*) Descendons.

(*Ils sortent tous deux.*)

ACTION

Elle se déroule à l'intérieur de la tente du primicier Maurice, au centre du camp. Une table, deux lits pliants, des sièges, des trophées. On entend au loin les derniers chants psalmodiés d'une cérémonie funèbre, puis des clameurs, puis une rumeur discrète, mais continue, qui servira de basse au dialogue jusqu'à la fin.

I

En l'absence du chef, Exupère reçoit Candide, homme simple, doux et posé, son aîné de quinze ans et son supérieur — il est ce qu'on appelle « sénateur des soldats » — mais son ami et son compatriote.

EXUPÈRE

Haut les cœurs, noble Candide.

CANDIDE

Haut les cœurs, jeune homme.

EXUPÈRE

Vous venez donc à nous ?

CANDIDE

Un pressentiment m'a conduit et non ma volonté.

EXUPÈRE

Ici n'est pas nécessairement votre place.

CANDIDE

Non. Je vous remercie de me le rappeler, Exupère. Je suis plutôt un scribe qu'un guerrier. Mais pour une fois, le combat me regarde.

EXUPÈRE

Loin de moi cette pensée, cher et noble ami. (*Se reprenant.*) Excusez !... Vous êtes mon aîné et mon supérieur. Mais vous me permettrez, dans la bataille, d'invoquer plutôt l'amitié que l'obéissance. Vous ne pouvez vous figurer quelle joie j'éprouve, à vous sentir aujourd'hui parmi nous. Il me semble que je m'appuierai désormais sur la terre même de notre petite patrie, au bord des sables, où nous avons l'un et l'autre grandi et où sont couchés nos parents. (*S'échauffant.*) Les heures que nous allons vivre, nous ne les vivrons pas deux fois, Candide. Vous serez des nôtres. Bravo !

CANDIDE

Vous voilà bien exalté, jeune camarade.

EXUPÈRE

Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. Ceci est trop ter-

rible et trop beau, je n'en veux rien perdre. Que Dieu est bon de nous fournir de telles occasions de nous montrer !...

CANDIDE

Oh! montrons-nous le moins possible! Vous êtes à l'âge, Exupère, où, même dans la confession et le martyre, on a tendance à se faire valoir. Modérez-vous, et que l'attrait de l'aventure ne risque pas de paraître, aux yeux du vulgaire, votre principale raison d'agir.

EXUPÈRE

Soit, noble ami. Je suis ardent et fier de ma nature. Mais avouez que les circonstances ne sont pas faites pour me refroidir.

CANDIDE

J'attends votre récit. Vous savez que j'ignore tout le détail de ce qui a précédé le massacre. Vous en étiez au moment où Maurice, ayant reçu l'ordre de Maximien, se décida à n'en point tenir compte... Mais après?

EXUPÈRE

Jamais je n'oublierai cette soirée. (*Un temps. Tous deux s'asseyent.*) Le chef entra dans le camp à cheval, à l'heure où s'allument les feux autour des tentes. Il attendit que la sienne eût été dressée et s'y retira seul. Puis, reparaissant, il nous donna l'ordre de rassembler

chaque cohorte, à quelques instants d'intervalle, dans son quartier. Devant chacune il se présenta en personne. Il eut pour chacune les mêmes phrases que j'ai retenues mot à mot : « Soldats, outrepassant les droits qu'il a sur nous, l'empereur Maximien nous ordonne de sacrifier demain, dès l'aube, à Jupiter Pœnin et aux autres dieux de l'Empire. Quelqu'un est-il disposé à le faire ? Dans ce cas, qu'il se nomme ! » La proposition souleva des rires et des murmures. Le chef reprit : « Ne pouvant jurer devant les idoles, devant notre Dieu qui est le seul Dieu, jurons fidélité à l'Empereur et à ses lois. » Les hommes jurèrent sans entrain, mais ils jurèrent. Alors, d'une voix moins sereine : « L'empereur Maximien réclame également des légionnaires pour persécuter nos frères chrétiens, partout où nous en trouverons. Quelqu'un parmi vous est-il volontaire ? » Cette fois la troupe marqua plus d'indignation que de dérision; un certain tumulte faillit s'ensuivre... « Vous savez, ajouta le chef, que le refus d'obéissance se paie cher. » Le tumulte grandit. « Merci, soldats, conclut Maurice. Je répondrai pour vous à notre maître. » Je ne suis pas sûr qu'il ne pleurait point. — La même scène se renouvela dix fois, devant chaque unité, sans changement notable, et le chef rentra dans sa tente: c'est de sa propre main qu'il écrivit la réponse à César. Il dormit d'un sommeil paisible, se réveilla avant le petit jour, et tandis qu'un cavalier portait la lettre à Octodure, le visage frais et l'œil clair, comme à la veille d'une manœuvre ou d'une bataille, un pâtre nous servant de

guide, il m'emmena reconnaître avec lui le terrain à l'entour du camp. — Cependant la réponse ne se fit pas attendre... Mais vous savez le reste mieux que moi, puisque, en l'absence de Maurice, vous avez eu le triste privilège de recevoir les spadassins de l'empereur. — En vérité, je le croyais encore moins fourbe. Massacrer les gens par surprise, quand on dispose d'une armée! Il sera mieux reçu ce soir.

CANDIDE

Triste privilège, en effet. Je débarquais au camp, ignorant de toutes ces choses; les tribuns m'ont prié de répondre pour votre chef. Que pouvais-je opposer à un ordre de l'empereur, parfaitement en règle et nullement menaçant par lui-même ? Prendre dix hommes dans chaque centurie pour renforcer la garde prétorienne, à l'occasion des fêtes en l'honneur de César. L'officier de liaison envoyé par l'état-major, tout brillant, tout fringant et semblant sortir d'une boîte, n'était que sourires et attentions. Il a bu avec nous; il dit aimer le vin de ces coteaux. Je me méfiais un peu de tant de grâces... Mais, au pis aller, me disais-je, que fera-t-on de nos soldats ? On prétendra peut-être les contraindre à inquiéter de pauvres montagnards chrétiens; on les menacera, on les fustigera... Dieu veuille les garder et faire qu'ils s'entêtent à refuser d'exécuter cette besogne! Après la protestation solennelle du primicier, comment leur éviter, comment nous éviter l'épreuve ?

EXUPÈRE, *prompt.*

Je ne sais qu'un moyen et je suis prêt à l'employer.

CANDIDE, *calme.*

Je vous entends. Nous en recauserons, mon frère. — Ainsi les hommes sont partis, livrés par moi, en rechignant un peu, comme pour une corvée, par escouade de dix, sous la conduite d'un sous-officier prétorien. Mais on s'est bien gardé de leur faire suivre à tous la même route. Au premier détour de la gorge, au premier retrait de la roche, et même ici, sur la berge du Rhône, à deux pas... chaque groupe a été surpris, cerné par une bande de Scythes et de nègres, et massacré sans avoir eu le temps de se voir mourir. Personne au camp ne s'en doutait encore, quand le jeune officier a reparu, toujours charmant, mais, m'a-t-il semblé, un peu pâle, feignant d'avoir omis de remettre un message qui ne devait, assurait-il, être ouvert que par notre chef. Il avait grand'peur de le rencontrer, car, cela fait, il repartit à toute bride. C'est alors que le chef rentra. (*Un temps.*) Vous connaissez la teneur exacte du mot ?

EXUPÈRE, *fouillant son manteau.*

Notre chef Maurice, qui est un homme brave, rude d'écorce et quand il tend sa volonté, mais tendre dans le fond, prévoyait si peu tant d'horreur qu'il n'a pu dominer sa révolte en lisant la chose : il a fermé les

yeux, ses mains tremblaient, le parchemin est tombé à ses pieds. Je l'ai là sur moi. (*Il le tire de sous son manteau.*) Ce n'est pas le message d'un empereur de Rome, mais le grincement d'une hyène, l'aboiement d'un chacal. Ecoutez et indignez-vous. (*Lisant.*) « A Maurice, commandant en chef de la première légion thébéenne. Par ordre de l'empereur Maximien, la première légion de Thèbes vient d'être exemplairement décimée. Le primicier Maurice est invité à se rendre au plus tôt, en compagnie de ses lieutenants, dans la gorge de Mauvoisin, sur le plateau de Verrossaz et en divers autres lieux qu'il découvrira aisément, afin d'y méditer sur les conséquences prochaines qu'entraînerait pour toute la légion thébéenne un nouveau refus d'obéir. Les sacrifices à Jupiter Pœnin seront donc immédiatement consommés et la recherche des chrétiens entreprise sans aucun retard par ce qui reste de la légion de Thèbes. Ajoutons que les corps des légionnaires rebelles et justement exécutés demeureront sans sépulture. Quiconque enfreindra la défense sera passible de la mort. Dernier avertissement à la légion révoltée. » (*Un temps.*) C'est ainsi que nous nous rendîmes à la gorge de Mauvoisin.

CANDIDE

Et aux autres lieux du massacre! J'y fus aussi, jeune homme. Le message ne mentait pas.

(*Un temps.*)

EXUPÈRE

Si ! sur un point, noble Candide. En dépit de Maximien, nous avons rapporté avec nous les corps des victimes. Encore une vingtaine à reprendre aux bêtes et la légion sera au complet dans son camp. Je vous jure bien, noble ami, qu'elle ne se laissera plus surprendre. La troupe est alertée; on a triplé la garde aux quatre portes; nous avons la force avec nous.

CANDIDE

Oui, provisoirement.

EXUPÈRE

En tous cas, nous taperons dur. Questionnez un peu partout, dans ce bourdonnement de paroles qui plane sur le camp, comme un essaim de frelons sur un pré ! Il n'y a pas un homme ici qui ne soit pour la résistance. A main armée, s'entend.

CANDIDE, *sans approuver.*

Et que dit le chef ?

EXUPÈRE

Il ne formule rien encore. Mais, marchant à travers le camp, il médite tacitement. Il entre dans ce silence profond qui précède toujours en lui une décision capitale. On le sent comme en tête-à-tête avec l'Esprit. De

ce conseil secret, rien ne peut sortir que de juste. La reconnaissance des lieux qu'il fit avec moi ce matin, indique assez le sens des choses qu'il projette, bien qu'il ne m'en ait pas fait part.

CANDIDE

Qui sait ? — A votre place, jeune camarade, qui avez déjà opté à part vous pour le parti de la violence, je ne serais pas rassuré par un tête-à-tête, comme vous dites, un peu trop prolongé avec Dieu. La sagesse d'en haut n'est pas toujours celle des hommes et elle les scandalise quelquefois.

EXUPÈRE

Que voulez-vous signifier, Candide ? Notre chef Maurice a sauté le pas : il a passé outre à l'obéissance. C'était l'unique obstacle. La voie est libre maintenant.

CANDIDE

Pardon ! il a prêté serment à l'empereur hier encore — et devant le vrai Dieu !

EXUPÈRE, *emporté.*

Je sais. Mais l'agression des troupes prétoriennes le délivre de son serment, comme nous du nôtre. Il n'y a place ici pour aucun doute — ou nous avons perdu le sens commun !

(Sur ces dernières répliques, Maurice est entré dans la tente sans être entendu. Il écoute, puis s'avance et pose doucement la main sur l'épaule d'Exupère.)

II

MAURICE

Le sens commun est chose précieuse. Pourtant, ami, nous nous consolerons de cette perte, si nous retrouvons mieux. (*S'écartant.*) Tout cela n'est pas aussi sûr, ni aussi clair qu'il te paraît, jeune homme.

EXUPÈRE, *confus.*

Chef, excusez !

MAURICE

Non, c'est moi qui m'excuse d'avoir prêté l'oreille, par surprise, à des propos qui n'étaient pas pour moi.

EXUPÈRE

O chef... je n'ai rien dit que je ne puisse devant vous redire.

MAURICE

Redis-le donc; car je veux entendre tous les conseils. — Tu parleras le premier, dans l'assemblée des meilleurs de la légion que j'ai convoqués sous ma tente. (*Soulevant la toile qui clôt la porte et tourné vers le dehors.*) Entrez, mes amis, prenez place.

(*Entrent, en saluant, une dizaine de légionnaires, officiers et soldats, qui s'asseyent en cercle sur divers sièges et sur les deux lits de camp.*)

LES LÉGIONNAIRES, *saluant.*

Chef !... Chef !... Chef !...

(*Long silence.*)

III

MAURICE, *debout.*

Mes amis, mes enfants. Voici un conseil de guerre bien insolite ? S'il s'agissait de prendre une décision militaire, nous serions trop, bien sûr ! — et, toute l'histoire nous l'enseigne, quelque désastre s'ensuivrait. (*Approbation.*) La question est d'un autre ordre. Dans les circonstances présentes, je ne saurais agir sans votre assentiment. Si vous le permettez, je la résumerai en quelques mots, sans commentaires; je tiens à me garder soigneusement d'influencer en quoi que ce soit vos avis. (*Murmures d'approbation. Un temps.*) L'empereur Maximien, qui par la grâce de Dieu est notre maître et à qui nous avons prêté devant Dieu serment loyal, a voulu nous contraindre à agir contre Dieu, son maître et le nôtre, sans lequel il ne serait rien et n'aurait pas le droit de commander sur nous. Entre le maître de l'Empire et le Maître des maîtres, nous n'avions pas à hésiter. Respectueusement, comme il convenait, et quoiqu'il en coûtât à mon cœur de soldat, pour la première fois depuis que je suis sous les armes, j'ai répondu à ses ordres par un refus. Vous m'approuviez?

LES LÉGIONNAIRES, *en rumeur.*

Oui... chef... Oui... Oui...

MAURICE

Cela n'est plus en question. — César a répliqué en enlevant, par traîtrise, six cents des nôtres et en les faisant massacrer. Si nous ne cédons pas, il nous menace du même sort. Je sais que, sur le fond, vous n'avez pas changé d'avis; que, pas plus aujourd'hui qu'hier, vous ne consentez à l'apostasie.

LES LÉGIONNAIRES, *en rumeur.*

Non... non... chef... non !...

MAURICE

Pour éviter une nouvelle surprise, j'ai pris quelques mesures provisoires aux abords du camp. — Mais, sachez-le ! je n'ai voulu, par là, préjuger en rien de l'attitude et de la conduite à tenir, quand se présenteront, sans doute en force, les troupes chargées par César d'appliquer sur nous la sanction de mort. Je vous demande simplement d'examiner le droit et le devoir de tous, dans une éventualité qui ne saurait n'être pas très prochaine. Comment recevrons-nous les envoyés de l'Empereur ?

LES LÉGIONNAIRES, *en tumulte.*

En ennemis ! — Avec nos armes ! — Avec nos armes !

MAURICE, *les apaisant.*

Vous répondrez un à un, s'il vous plaît; avec votre raison et non avec votre colère. — Toi qui es le plus jeune et le plus hardi, parle le premier, Exupère.

(*Le tumulte s'est apaisé, Exupère s'avance.*)

EXUPÈRE, *se maîtrisant avec peine.*

Chef, je ne promets pas que je parlerai tout à fait sans haine. J'ai vu mes camarades couchés dans leur sang. (*Frémissement dans l'assemblée.*) Mais je tâcherai de rester sur le terrain de la justice; je sais que la vengeance n'est pas un sentiment chrétien. (*Fermement.*) Je dis que César, notre maître, a rompu par un crime le pacte qui nous engageait envers lui et qu'à nouveau nous avions scellé hier même; en vain, donc. — Je dis qu'en tournant contre nous sa fureur et en prétendant par la force nous contraindre à servir contre Dieu, le Maître des maîtres, il a cessé d'être le nôtre et séparé sa cause de celle de Dieu. — Je dis que désormais il y a deux camps en présence, celui des armées de César et celui de l'armée du Christ. Si les armées de César nous attaquent, l'armée du Christ se défendra. Elle

n'attaquera pas; mais elle a le droit et le devoir de se défendre. Sa cause est juste, c'est la cause de Dieu. (*Un temps bref.*) — C'est tout, chef.

(*Rumeur et mouvement. Exupère regagne sa place.*)

UN CENTURION

Cela est bien dit, lieutenant.

DEUX LÉGIONNAIRES

Cela est bien dit.

(*On approuve.*)

UN VÉTÉRAN, *se levant.*

Ah ah ah ah !... Et qu'ils y viennent donc !

MAURICE

Un peu de calme ! — Tu demandes la parole, vétéran ?

LE VÉTÉRAN, *interloqué.*

Non, chef... non, chef... Je ne sais pas parler. (*On rit. S'enhardissant :*) Mais puisque je suis là, je dirai mon mot tout de même. (*Il s'avance, tousse et prend un temps.*) Voilà ! Je suis dans la légion quasiment depuis mon baptême. J'ai vingt campagnes et dix blessures. J'ai passé le Rhin à la nage, avec tout mon fourniment sur le dos et mon épée entre les dents. Je ne crains per-

sonne. Et si j'ai volé parfois un lapin, je l'ai assez payé de mon sang. Et voilà!... et voilà!... Et je n'ai jamais rechigné à la bataille. Et j'y retournerais encore, si c'est la volonté de l'Empereur. — Mais je dis : Qu'ils y viennent donc ! — Voilà ! (*Il cherche en vain autre chose à dire et répète :*) Voilà !

(*On rit et on approuve.*)

MAURICE

Tu es un brave.

LE VÉTÉRAN

Oui, chef... si vous voulez... je suis un brave... — Mais j'ai tout de même raison.

(*On rit.*)

QUELQUES VOIX

C'est bon... c'est bon...

(*Il rentre dans le rang et se rassied.*)

MAURICE, *à un centurion d'un certain âge.*

A vous, centurion ?

LE CENTURION

Oui, chef, si vous le permettez.

MAURICE

Parle.

(*Un temps. Le centurion s'avance.*)

LE CENTURION, *rond et timide.*

Chef... camarades... Je ne suis pas non plus un orateur. Je n'aime pas la politique. D'abord, ça ne nous regarde pas. Si nous avions le droit de disputer sur ces belles affaires qui changent, on peut dire, à toutes les lunes... nous ne saurions plus jamais à qui obéir... (*Approbation.*) Mais j'ai laissé là-bas, à la lisière du désert de Scété, où je suis né et où est né mon père, une femme qui est une bonne femme et quatre enfants. Et au fond, je suis à la guerre pour les défendre. Lorsque l'Empire se trouve menacé sur un point, il l'est partout et le soldat sait bien cela. Ce qu'un légionnaire thébéen a fait hier pour le pays de Gaule, le légionnaire gaulois peut être appelé à le faire demain pour le pays de Thèbes — et il le fera de bon cœur. Rome est Rome. L'Empire est l'Empire. (*Approbation. Changeant de ton.*) Mais si Rome se tourne contre ma maison, quand je ne suis pas là — ce qui se passe probablement en Egypte à l'heure où je parle — si elle fait tort à ma femme et à mes enfants, et si, pour commencer, elle prétend leur enlever leur propre père, afin qu'ils n'aient plus personne pour les garder — je ne connais plus Rome... et je défends ma peau... et c'est encore une façon de les défendre. (*Approbation très chaude.*) Si on ne résiste pas à ces gens-là, ils finiront par massacrer tous ceux qui ne leur plairont pas. Pas vrai ? Il faut faire un exemple.

(*Approbation tumultueuse.*)

LES AUTRES

Un exemple ! Un exemple !

(*Maurice fait un signe et la rumeur s'apaise.*)

MAURICE, *impassible.*

Bon. — A qui de parler maintenant ?

UN JEUNE TRIBUN

A moi, chef.

MAURICE

Va !

LE JEUNE TRIBUN, *net.*

Oh ! je ne vous tiendrai pas longtemps. Il me semble qu'on s'embarrasse dans bien des phrases. Je poserai deux questions. Avons-nous eu raison de refuser le sacrifice à Jupiter ?

LES AUTRES

Oui !. Oui !...

LE JEUNE TRIBUN

Avons-nous eu raison de nous refuser à persécuter des chrétiens ?

LES MÊMES

Oui ! Oui ! ...

LE JEUNE TRIBUN

Notre cause est donc bonne. On l'a dit et je le répète : notre devoir est de la faire triompher — ou du moins de lutter pour elle.

LES MÊMES

Oui ! Oui !...

LE JEUNE TRIBUN, *fortement.*

La légion du Christ combattra pour le Christ.

LES MÊMES

Pour le Christ !

LE VÉTÉRAN

Jusqu'à la mort !

LES MÊMES

Jusqu'à la mort !

(*Rumeur d'approbation presque unanime.*)

EXUPÈRE, *s'avançant.*

Chef, il me semble que la cause est entendue.

(*On fait silence.*)

MAURICE

Devant les hommes, c'est possible... (*Se tournant vers Candide qui est resté silencieux.*) Vous désirez parler, Candide?

CANDIDE, *s'avançant.*

Il le faut bien... quoique à peine soldat... (*On proteste.*) Mais Thébéen et chrétien comme vous... mes frères.

LE VÉTÉRAN

Oh ! vous êtes connu !

TOUS

Parlez ! parlez ! noble Candide.

CANDIDE, *saluant.*

Merci à tous. (*Avec simplicité et douceur*). Amis, je reprendrai à mon compte la belle formule qui vient, à ce qu'il semble, de rallier les suffrages de tous : la légion du Christ combattra pour le Christ.

LES AUTRES

Bien ! bien !...

CANDIDE

Elle exprime un devoir auquel nous ne pouvons pas nous soustraire.

LES AUTRES

Bien.

CANDIDE

Mais on voudra bien m'excuser, si abandonnant momentanément le point de vue de la justice, je me place à celui de l'utilité. Je suis un homme simple et terre à terre. On s'accorde à me reconnaître un certain bon sens et une certaine habileté pratique, dans mon métier de... pourvoyeur. Je voudrais donc faire préciser, en conseil, les moyens de combat dont il vous paraîtrait préférable de se servir, pour le plus grand bien de la cause.

EXUPÈRE

Candide, permettez ! C'est une question de pure stratégie qui ne regarde que le chef.

LE VÉTÉRAN

Nous avons confiance dans le chef.

LES AUTRES, *faisant écho.*

Nous avons confiance dans le chef.

CANDIDE

Vous ne m'entendez pas, jeune Exupère. La stratégie n'est pas mon fait. Je me borne à calculer, le plus exactement possible, la somme des avantages et des risques... suivant que, oui ou non... Je vais tâcher de

m'expliquer. (*Silence. On redouble d'attention.*) Aucun d'entre vous ne se dissimule le résultat fatal de la bataille. (*Etonnement.*) Ou plus tôt, ou plus tard, pour chacun de nous, c'est la mort.

(*Murmures et protestations. On se lève.*)

LES LÉGIONNAIRES, *ensemble.*

— La mort ? — La mort ? — Pourquoi ? — Et peu importe ! — Mais non ! mais non !

LE VÉTÉRAN, *bondissant.*

Nous nous barricaderons dans une grotte ou dans un fond de gorge. Nous nous défendrons à coups de rocher. On ne nous aura pas comme ça.

LES AUTRES

Non ! non ! non !...

CANDIDE

Raisonnons un peu, vétéran. Nous avons contre nous toutes les armées de l'Empire — et César y mettra le prix, soyez-en sûr.

LE JEUNE TRIBUN

Nous soulèverons ses peuples contre lui, d'abord les chrétiens, puis les autres. Les mécontents ne manquent nulle part.

CANDIDE

Vous vous bercez d'illusions, jeune homme. L'Empire tient encore, par la grâce de Dieu!... En tout cas, ce n'est pas à nous, chrétiens, d'y déchaîner une guerre civile.

LES AUTRES

Mais... mais... — Comment?... comment?...

CANDIDE, *impératif.*

Ecoutez-moi. Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, si vous n'êtes pas réduits aujourd'hui, vous le serez demain, ou dans un mois, ou dans un an. Contre le pot de fer, nous sommes le pot de terre, mes enfants, une pauvre argile. Le monde n'est pas mûr pour notre cause. Je n'imagine aucun secours humain capable de nous sauver de la mort.

LE VÉTÉRAN

Eh bien! on mourra! on mourra! Mais debout! mais debout! les armes à la main!...

LES AUTRES

Oui ! debout ! debout ! au combat !

LE VÉTÉRAN

On montrera à l'univers de quoi des soldats chrétiens sont capables.

LE CENTURION

Pour l'exemple !...

LES AUTRES

Pour l'exemple ! — Nous mourrons debout ! — Nous sommes prêts!

CANDIDE, *les apaisant.*

Vous mourrez bravement, je n'en doute pas, camarades. Mais ceci dit, le tout est de savoir... quelle est la forme de courage qui servira le plus efficacement notre cause... et s'il vaut mieux pour nous recevoir cette mort injuste — sans la rendre... ou en la rendant.

(*Rumeur inquiète et contradictoire.*)

LES LÉGIONNAIRES, *ensemble.*

— Comment? comment? — Que dit-il? — Sans la rendre?... — Ah! mais... !

LE VÉTÉRAN

On ne va pourtant pas se laisser égorger comme des veaux à la boucherie ?

LES AUTRES

— Bien sûr ! — Bien sûr ! — Non ! — Non !

CANDIDE

Oh ! calmez-vous ! Je pose la question, rien de plus; et dans votre intérêt. Je ne suis soldat que d'habit et n'ai pas qualité pour la résoudre. (*Se tournant vers Maurice.*) Le chef y songera.

MAURICE, *ému.*

Noble Candide !

CANDIDE, *avec autorité.*

Vous en remettez-vous à la sagesse de votre chef ?...

LES LÉGIONNAIRES, *partagés.*

Sans doute... sans doute... — Mais pourtant...

CANDIDE, *continuant.*

Personne ne me contredira : il fut toujours ménager du sang de ses hommes ?...

LES AUTRES

Ah ! pour ça, oui... Pour ça...

CANDIDE

Toujours le premier au danger ?...

LES AUTRES

Bien sûr ! bien sûr !

CANDIDE

Toujours le plus prudent, quand il s'agissait de vous engager, et le plus ferme à défendre vos droits?...

LES AUTRES, *émus.*

Oui... oui...

CANDIDE

J'en connais parmi vous et parmi vos hommes qui ne l'appelaient jamais autrement que « le père » — et de plus vieux que lui... toi, vétéran.

(*Il se tourne vers lui.*)

LE VÉTÉRAN

Il est le père, c'est vrai ; il est le père. — Et c'est pourquoi je dis qu'il ne laissera pas massacrer ses enfants.

LES AUTRES

Non ! Non !

LE VÉTÉRAN

Et qu'on peut avoir confiance.

LES AUTRES

Bravo ! bien dit ! Vive le chef ! (*Large rumeur.*)

CANDIDE, *profitant de l'émotion de tous.*

Alors, quoi qu'il ordonne, vous obéirez sans murmures ?

LES LÉGIONNAIRES

Oui, oui ! Vive Maurice ! Qu'il parle, qu'il décide! Nous le suivrons.

(*Acclamations.*)

EXUPÈRE, *se présentant, décidé.*

Nous vous suivrons, chef. Vous n'avez qu'à dire.

(*Tous se sont tournés vers Maurice, respectueusement. Long silence. Maurice, très ému, fait un pas en avant et dit :*)

MAURICE

Un moment, s'il vous plaît... Je vous remercie. — Ce qui pèse sur moi est lourd. (*Il se détourne, se recueille un moment, puis fermement et tristement, comme s'il déclamait une hymne funèbre et guerrière.*) Heureux le soldat qui marche au danger, le sentiment de son droit dans le cœur, les ordres de son chef en tête, le glaive au poing, libre de déployer sa force et n'ayant rien à dompter en lui que la peur. (*Un temps.*) Heureux celui qui subit violence dans le combat, de la part de ceux qu'il affronte et qui, recevant d'eux souffrance et mort, n'a pas à faire taire en lui l'instinct de défense, mais leur rend les coups qui lui sont portés. (*Un temps plus bref.*)

Heureux qui a fait le don de son sang et peut verser celui de l'ennemi, pour la justice. (*Un temps, et d'une voix plus sombre.*) Mais malheureux celui qui tirera l'épée contre son frère, que celui-ci soit ou non chrétien. (*Silence prolongé. Il fait quelques pas et revient. Fortement :*) Ecoutez-moi, soldats. Un chrétien, soldat de l'Empire, sera deux fois soldat et deux fois fidèle à l'Empire ; car il aura deux fois le sentiment de son devoir, par la nature et par la grâce du baptême. Il ne lèvera donc le fer contre aucun soldat de l'Empire, son frère d'armes, son compagnon. Et nous sommes tous compagnons, Gaulois, Thébéens, Romains et Ibères, dans le sein de l'Empire qui nous a nourris. — Voilà la vérité. La vérité militaire, romaine, humaine. La douloureuse vérité. — Si le chrétien n'est pas capable de mourir pour la vérité, qui le sera? (*Mouvement, murmures indistincts, puis silence. Plus doucement.*) Je ne vous demande pas de tendre l'autre joue : trop souvent le divin conseil a servi d'excuse aux cœurs lâches. Et ce n'est pas l'affaire des soldats ! — Non. Le Dieu du pardon est aussi le Dieu des armées. S'il lui faut des hommes pour l'imiter, il lui faut des hommes pour le défendre. Chacun à sa place et à son devoir. Il n'a pas fait de moi, hélas ! un homme de prière et de pénitence, comme les ermites du pays thébéen ; mais, par sa grâce, un guerrier, un chef, un homme rude, un homme fier, tenu, par métier, de mettre la violence à son service — et avant tout, il m'a donné la garde de notre honneur... qui est le sien. En ma qualité de soldat, je prêche le

devoir d'état, non le martyre. Je ne dis pas : tu tendras l'autre joue. Mais : tu obéiras jusqu'à la mort. Est-ce mon droit? (*Murmures d'approbation et de respect. Alors, douloureusement :*) Mes amis, mes enfants, je viens de manquer gravement au saint devoir d'obéissance et je vous ai entraînés dans ma faute, volontairement. Pour n'offenser point Dieu, le chef suprême, j'ai dû désobéir à mon chef direct, l'Empereur. J'aurais voulu n'avoir à désobéir à personne... Dieu sans doute exigeait ce déchirement. Il m'en a plus coûté pour rédiger et pour signer cette réponse, ce refus net, ce « non » sur un morceau de parchemin, que pour quitter mes enfants et ma femme... (*Dans un éclat de désespoir ; très large :*) Si la discipline est atteinte, l'armée, l'Empire et le monde s'écrouleront. Nous avons sur nous la charge du monde — par Jésus-Christ ! (*Silence. Alors, plus sévèrement, mais avec une fermeté grandissante :*) C'est pourquoi, serré dans l'étau d'une contradiction cruelle et décidé à réparer le dol, je vous crie : Debout ! soldats chétiens ! A nous de rétablir la discipline menacée ! Annulons l'acte de rébellion auquel vous avez dû souscrire, par un acte suprême de fidélité ! Rentrons dans l'ordre !... L'empereur nous envoie la mort. Il est notre maître : recevons-la bien !

(*Rumeur sourde, stupeur, émotion dans le conseil.*)

LES LÉGIONNAIRES, *à mi-voix.*

Chef... chef...

MAURICE

N'osez-vous plus la regarder en face ? Est-il chez nous un seul homme qui en ait peur et qui la veuille retarder d'une ou deux semaines ?

LES LÉGIONNAIRES, *à mi-voix.*

Non... chef... non...

MAURICE

Ou bien, jugez-vous nécessaire de donner encore une preuve au monde de votre valeur au combat, après l'avoir couvert de l'Orient à l'Occident, de la clameur de vos victoires? Ces victoires, enfin, les voulez-vous magnifier ou humilier, conclure ou effacer? Mais qu'en restera-t-il dans la mémoire des siècles si elles s'achèvent en rébellion ? L'histoire, raturant tous vos fastes, mentionnera en deux mots l'équipée de cette légion qui, rentrant à Rome chargée de butin, n'ayant retenu de la guerre que des leçons d'indépendance, de pillage et de cruauté, tourna ses armes contre ses chefs, contre ses frères et périt d'un destin honteux. Tous vos services en un jour annulés, toutes vos campagnes, toutes vos blessures. Même certains de vos mérites devant Dieu — bien que, sans doute, vous ne péchiez pas en résistant à l'injustice ; mais vous rejoignez le troupeau : j'avais rêvé mieux pour vous, mes enfants... Perdu enfin, perdu... ce long exemple de fidélité que nous proposions fièrement,

au nom du Christ, aux légions présentes et futures. Nous serons la légion rebelle, rien de plus, par qui coula le sang même de Rome. Le nôtre, répandu en vain, mêlé au sang de nos frères ennemis, ne sèmera que la révolte, la guerre civile, l'anarchie. Est-ce là ce que vous voulez ? Est-ce pour quoi vous avez lutté pied à pied, contre les Persans et les Scythes, les Quades et les Marcomans et laissé là-haut tant de compagnons jalonner de leurs sépultures les marches de l'Empire ? Que diront-ils dans leur éternité heureuse? Et que diront de vous, s'ils vous survivent, vos femmes et vos fils aux saints du désert de Scété? (*Mouvement prolongé, mais silencieux.*) Non, mes amis, notre sang versé sur le sol ne le fécondera que s'il s'écoule pur, comme l'eau sortant du glacier, non chargé de colère et de violence, non confondu avec le sang de nos bourreaux. Alors, encore tout glorieux des justes guerres, tout rayonnant de son bon droit, avivé dans sa fleur par le sacrifice, il ne s'effacera plus de cette terre... Et longtemps après, qui la grattera, le trouvera frais et vermeil et nourrissant la paix des jeunes herbes. A la place du charnier de guerre civile que votre révolte prépare, ce sera l'ossuaire sacré d'une légion de martyrs — et à tous ceux qui descendront et remonteront cette route, il dira exemplairement : « Ici reposent des soldats chrétiens. Ils avaient fait leurs preuves en tous pays contre les hordes les plus redoutables. Ils possédaient la force pour défendre leur vie très injustement menacée. Mais César commandait ; ils se sont eux-mêmes vaincus. Ils sont maintenant de-

vant Dieu et leur exemple a converti la terre. Salue, passant, et apprends d'eux la fidélité chrétienne au devoir. » (*Un temps; silence profond, plein de méditation et d'amour. Alors, plus bas :*) Maintenant, ayant dit ce que je crois juste, je m'efface, soldats. J'ai désobéi à mon chef; vous êtes libres de désobéir au vôtre : il n'a plus le droit de rien exiger. Mais alors, il cesse de l'être. Il redevient simple soldat, sans autorité sur quiconque — et tandis que vous vous armez contre vos frères, il compte s'offrir à leurs coups. (*Murmures des soldats. Tristement :*) Je vous regretterai, soldats. J'ai mené avec vous tant de belles batailles ! (*Saisissant son épée.*) Mais ce glaive ne doit plus verser le sang. Il peut encore vous conduire au supplice... Sinon, je le dépose avec mon commandement. Décidez. (*Un temps bref. On a le sentiment que l'émotion seule ou un dernier soupçon de respect humain retient le cri qui monte de toutes les poitrines. Alors Maurice, déposant son épée dit encore en se détournant.*) Adieu, soldats!

(*Ce mot délivre le cri en chaque homme et c'est d'un seul élan qu'ils clament, en s'élançant vers Maurice.*)

TOUS

Chef! chef!... Vous êtes notre chef ! Commandez!

MAURICE, *ému.*

Mes enfants... (*Tous l'entourent, la main tendue, dans l'attitude du serment.*) Vous êtes bien décidés à me suivre?

TOUS

Nous le sommes ! nous le sommes !

EXUPÈRE

Chef! je réclame le privilège de tomber avant vous... Je vous couvrirai de mon corps.

LES AUTRES

Et moi ! — Et moi ! — Tous ! — Tous !

MAURICE

Et vous répondez de vos hommes ?

LE CENTURION

Je réponds des miens.

LE JEUNE TRIBUN

Je réponds des miens.

LES AUTRES

Oui ! Oui !

LE VÉTÉRAN

Ils sont moins ergoteurs que nous — et quand ils sauront que le chef ordonne et veut mourir le premier...

TOUS, *ensemble*

Nous en répondons, chef !

MAURICE

Merci. (*Il reprend son épée.*) Candide, vous qui avez deviné ma pensée, vous qui l'avez fortifiée, quand peut-être elle chancelait et qui fûtes la voix de l'Esprit, embrassez-moi, camarade.

CANDIDE

Noble Maurice !

(*Ils s'étreignent.*)

MAURICE, *aux autres.*

Et vous tous aussi, mes garçons, je vous embrasse... en ta personne, vétéran.

LE VÉTÉRAN

Oh ! chef !

(*Ils s'étreignent.*)

MAURICE, *grave.*

Soyez béni, Dieu des armées, j'ai tous mes soldats prêts à obéir.

(*A ce moment, une sonnerie de trompette éclate au loin. Rumeur et cris au dehors.*)

VOIX AU DEHORS, *lointaines.*

Alerte ! Alerte !...

(*Mouvement, on écoute. Un des officiers soulève la toile qui ferme la tente.*)

VOIX AU DEDANS

Que se passe-t-il ?

(*De nouveau, sonneries de trompettes, de nouveau clameurs.*)

VOIX AU DEHORS, *plus proches.*

Alerte ! alerte !...

(*Comme Maurice gagne la sortie pour s'enquérir de ce qui se passe, un coureur se présente devant lui, tout essoufflé.*)

IV

PREMIER COUREUR

Chef, je viens de la porte sud. On signale une colonne d'ennemis descendant de Sion.

MAURICE

Ne dis pas d'ennemis, soldats.

PREMIER COUREUR

Comment donc dire, chef ?

MAURICE

De légionnaires. Ils sont nombreux ?

PREMIER COUREUR

Je ne sais pas au juste. Il ne cesse d'en déboucher...

(*A ce moment, un second coureur survient.*)

DEUXIÈME COUREUR

Chef, salut ! L'homme de vigie qui m'envoie a vu trois cohortes complètes derrière Agaune. Les hommes sont déjà massés. Il dit qu'ils s'infiltrent le long du Rhône, sans doute par le défilé.

(*Un troisième coureur survient.*)

TROISIÈME COUREUR, *haletant.*

Chef... chef... Je ne saurais pas dire. Il y en a partout. Le centurion Victor n'a même pas pris le temps d'écrire. Il tient la porte de l'Ouest. Il dit qu'on se hâte.

MAURICE, *rentrant dans la tente.*

Je vois que nous serons bientôt cernés.

VOIX AU DEHORS

Alerte ! Les voilà ! Aux armes !

MAURICE, *aux coureurs.*

Retournez tous les trois. Faites sonner partout le rassemblement au quartier et non l'alerte de bataille.

DEUXIÈME COUREUR

Comment, chef ?

MAURICE

Vous m'avez compris : rassemblement au quartier. Allez vite ! (*Les coureurs sortent. La toile de la porte est retombée. Maurice s'assied, fait signe qu'on se taise et très calme :*) « Ordre général... » Ecris, Exupère! (*Exupère tire ses tablettes et obéit. Dictant.*) « Maurice, commandant en chef la première légion thébaine, à ses commandant de cohorte et de centurie. — Au reçu de cet ordre, tous les officiers, sous-officiers et légionnaires, rejoindront leur centurie devant la tente du centurion. Ils s'y présenteront en armes. — Celles-ci seront déposées dans le magasin de chaque unité. On ne gardera que le baudrier, insigne de la légion. — Seuls resteront armés quatre soldats par centurie, chargés de surveiller et de défendre les armes en dépôt. — Les postes de garde se replieront, ne laissant qu'un guetteur sans armes. — Les chefs se tiendront auprès de leurs hommes, prêts à subir, sans y répondre, violence et souffrance, de la part...

(*Et il continue de dicter avec calme, au milieu d'un silence religieux.*)

EPILOGUE

Nous sommes dans un coin du camp, le même jour. Une tente à gauche, une tente à droite. Au fond une palissade, au-dessus de laquelle se dresse la chaîne des Alpes du Valais, dominée par le mont Catogne.

I

Devant la tente de gauche qui contient un dépôt d'armes, un légionnaire se tient en faction, armé d'un glaive et d'une lance. C'est un homme simple, dans la force de l'âge. Un second légionnaire, celui-là vieux et armé simplement d'un glaive, longe la palissade en faisant les cent pas. Survient un troisième, égaré, qui s'élance vers le premier, un homme jeune et prompt. Au loin, rumeurs confuses.

PREMIER LÉGIONNAIRE, *gardant la tente.*

Halte-là ! Que veux-tu ?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je veux des armes !

(*Il veut pénétrer dans la tente.*)

PREMIER LÉGIONNAIRE

On ne passe pas !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Donne-moi ton épée ! Tu as assez de ta lance.

PREMIER LÉGIONNAIRE, *le repoussant.*

Arrière !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

J'ai vu assassiner mon camarade devant moi, celui qui ne me quittait pas depuis Thèbes. Nous nous étions juré de verser notre sang l'un pour l'autre, au péril de mort. Je l'ai laissé tomber, la face contre terre, en vain m'accrochant à l'épée dont le tranchant s'abattait sur son cou. Ils m'ont frappé de leur lance comme d'un bâton, pour m'écarter de leur chemin... Ils se sont fait un jeu de me laisser vivre... Mais si je n'ai point défendu mon frère, je le vengerai, je le vengerai. Une lance, une épée, une fronde, légionnaire! rien qu'une petite fronde à chasser les moineaux ! Je saurai m'en servir.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Arrière, te dis-je !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Pourquoi es-tu armé et ne le suis-je pas ?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Pour t'interdire de reprendre les armes. Mais je jetterai celles que je porte, quand ils viendront.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

C'est alors donc que je me glisserai dans la tente et y saisirai de quoi me venger.

PREMIER LÉGIONNAIRE

A ce moment, je serai mort ; n'importe !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je te vengerai donc.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Je te l'interdis. Déshonores-toi tout seul, légionnaire. Tu n'es ni un chrétien, ni un soldat.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je suis un homme, mon garçon. — Mais tu parle-

rais autrement, si tu avais vu, comme moi, massacrer non pas un, mais cent, mais mille camarades... et enfin, le plus cher. Quand ils arriveront ici, précédés d'un ruisseau de sang qui te montera jusqu'à la cheville, je réponds de toi, bon chrétien... A ce moment, l'horreur sera si grande que tu ne songeras qu'à frapper. Nous serons deux. — Non ! non ! on ne demande pas ça des hommes !

PREMIER LÉGIONNAIRE

Crois-tu donc que je n'entende pas les clameurs, les prières, les chants sacrés et même le bruit mat des corps qui tombent, quand le vent porte ?... et que je ne suive pas le progrès du massacre, quartier par quartier, de loin ?... et que je n'aie point déjà entendu, depuis trois heures, des récits de fuyards ? Car s'il en vient qui ne songent qu'à se venger, des hommes d'entêtement et de colère, il en vient aussi quelques-uns pour sauter le mur, des lâches... ou des malheureux. Demande au grand-père ; c'est son service. (*Il désigne le second légionnaire qui va et vient toujours, mais en écoutant ce qui se dit.*) Il n'a pas pour consigne de les empêcher de s'enfuir, mais, les forçant à l'écouter une minute, de leur rappeler leur devoir et de leur faire comprendre qu'ils trahissent. Oui, ils trahissent Dieu, et le chef, et tous les martyrs de la légion, comme tu les trahirais, si tu prenais jamais les armes. (*Au deuxième légionnaire.*) Est-ce vrai, ce que je dis ?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

C'est vrai, garçon. Il n'y aurait peut-être pas eu péché à se défendre ; je l'avoue franchement, ça m'aurait fait plaisir. Mais par la voix du chef Maurice, Notre-Seigneur a décidé que nous serions les martyrs de la discipline. L'ordre est net : il faut obéir.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Obéir ! obéir ! Vous n'avez donc ni l'un ni l'autre, dans le camp de la thébéenne, un compagnon qui se débatte, égorgé, assommé, dépecé comme un bœuf ?... et pire que cela encore ? Car, vous m'entendez, c'est le cirque. On a lâché sur nous des soldats recrutés d'hier dans les faubourgs et sur les quais du Tibre et le vin qu'on leur a fait boire ajoute à leur férocité. Ils arrachent les yeux, la langue, les entrailles... Tout excès leur est bon.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Tais-toi.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Le seul récit t'en fait horreur, légionnaire. Tu n'as rien vu et tu raisonnes. J'ai vu encore mieux...

PREMIER LÉGIONNAIRE, *impérieux.*

Tais-toi. (*Plus bas.*) J'avais mon frère aîné, garçon, à la sixième centurie. Ils l'ont brûlé vivant — et je le sais.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE, *reculant.*

O malheureux !

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE, *s'avançant.*

Et quant à moi, moi qui ne suis plus jeune, j'ai vu mon propre fils, un bon soldat, et il servait sous le tribun Victor, un bon tribun, porté jusqu'ici par un vétéran. Son corps était intact et blanc; mais je n'ai pas pu reconnaître, tu m'entends bien, un seul trait de son cher visage. Ils l'avaient dépouillé de son masque de vie, la peau et les cheveux, comme un lapin. (*Désignant la tente de droite qui est close.*) Il est là, couché sous la tente. Mais son âme repose en Dieu. (*Fort.*) Gloire à Dieu !

TROISIÈME LÉGIONNAIRE, *interdit et honteux.*

Gloire à Dieu donc ! — Mais avouez que c'est une chose révoltante! (*Bouffée de cris, de coups, d'horreur, venant de loin.*) Vous entendez ? (*Les autres font signe que oui. Se dirigeant vers la tente de droite.*) Je vais prendre conseil de votre fils, légionnaire.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Va, mon garçon. Et ne t'indigne pas. Tâche plutôt de prier.

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Ça n'est pas facile... Lorsque le malheur est si grand, on dirait qu'il efface Dieu.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Va toujours !

(Il disparaît dans la tente de droite. Long silence, sans cesse interrompu par les mêmes bruits, toujours lointains, mais qui semblent se rapprocher.)

II

VOIX DES BOURREAUX, *au dehors.*

A mort ! A mort ! Va ! va ! Crèvent les chiens ! Encore !

VOIX DES MARTYRS

Gloire à Dieu ! Christ est Dieu ! Ayez pitié de nous, Seigneur ! (*Chanté.*) « L'Eternel est le Dieu des armées. Il sera notre bouclier dans le combat ! » (*Parlé.*) Gloire à Dieu ! Christ est Dieu ! Ayez pitié de nous, Seigneur ! (*Chanté.*) « L'Eternel est le Dieu des armées... »

VOIX DES BOURREAUX

A mort ! A mort !

(*Silence.*)

PREMIER LÉGIONNAIRE

Les voix se rapprochent.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Pas une plainte. Des prières, des hymnes — et les cris viennent des bourreaux.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Il y a des grâces d'état. L'Esprit veille.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Béni soit Dieu ! Ce sera bientôt notre tour.

(De nouveau et plus près, cris, chants, tumulte; une voix isolée se détache, chantant.)

LA VOIX

« L'Eternel est le Dieu des Armées... »

(Elle se perd aussitôt.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

La voix de Maurice !

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Le chef ?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Je l'ai reconnue.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Il vit encore !

PREMIER LÉGIONNAIRE

A moins que ce ne soit son dernier cri. La voix s'est tue. Mais il semble qu'il y ait défense de le frapper, avant qu'il ait vu tous ses fils à terre.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

C'est bien là une invention de l'empereur.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Ils tâchent de le prendre par la pitié.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Sa pitié pour le corps est grande. Mais pour l'âme bien plus. S'il est sensible à la souffrance, il ne transigera pas sur l'honneur.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Il est à plaindre.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Il a pris tout cela sur lui.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Pourvu qu'il ne regrette rien!

(De nouveau, cris, clameurs, rires féroces, mais semblant s'éloigner.)

VOIX AU LOIN

A mort! à mort!... Christ est Dieu...

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

On dirait que la mort s'éloigne.

PREMIER LÉGIONNAIRE

Soit, vieux père! patientons.

(Le second légionnaire reprend au fond ses allées et venues; le premier se retire à l'entrée de sa tente, à l'ombre, et il reste appuyé sur sa lance, songeur. Entrent Exupère et Candide, pâles, nu-tête, le col dégagé, sans armes.)

III

CANDIDE

Où m'entraînez-vous, camarade? Quelqu'un qui ne saurait pas qui nous sommes croirait que nous cherchons à fuir.

EXUPÈRE

De grâce ! J'en ai trop vu ! J'en ai trop vu !
(*Il s'accroupit sur une pierre et laisse tomber sa tête dans ses mains.*)

CANDIDE, *apitoyé.*

Ami !

EXUPÈRE

Candide?... Il ne nous est pas défendu de sortir un moment du cirque aux bêtes, puisque nous devons y rentrer. Les bêtes ne veulent pas de nous. Qu'y faire? (*Désignant un carré d'herbe à ses pieds.*) Vous ne pouvez imaginer comme ce carré d'herbe me repose les yeux et le cœur. Demeurons.

CANDIDE

C'est un peu déserter, jeune homme. Qui soutiendra le moral des soldats, si leurs officiers se retirent?

EXUPÈRE

Vous savez bien que le plus gros est fait et qu'il ne reste plus debout qu'une cohorte. Les cinq autres couchées, Candide, dans leur sang. Le chef Maurice, comme nous épargné à dessein, a pris le commandement de la dernière. Etrange combat où il ne s'agit plus que de mourir ! Mais quand sa grande voix descend sur eux, les hommes n'ont plus besoin de nos services. Notre cordial n'a pas le ton du sien. Le chef suffit.

CANDIDE

Notre présence soutient le chef.

EXUPÈRE

Ou l'embarrasse. Il ne s'appuie plus que sur le ciel. Remarquez, Candide, où sont ses yeux, même quand ils se penchent sur les cadavres: à l'âme qui s'envole, avec un reflet de sa gloire au fond d'eux. — Vous ne l'avez pas vu au moment du premier assaut. Vous étiez à votre service volontaire, achevant d'arracher aux plus entêtés de la troupe des armes qu'ils voulaient garder. Le chef l'a su et il en a montré, Candide, un grand contentement...

CANDIDE

J'ai fait ce que j'ai pu.

EXUPÈRE

Il s'est donc avancé par la porte sud, une épée à la main, la tête nue, au-devant des parlementaires que, voyant le camp en alerte, la double légion des bourreaux avait cru devoir dépêcher vers nous. Je l'accompagnais avec deux soldats. Il a lu lentement, sans trembler, d'une voix très ferme, son message de soumission à l'empereur. De quel ton, tout d'abord, il a prononcé les mots de la foi! (*L'imitant.*) « Nous ne pouvons avec toi, empereur, aller jusqu'à nier Dieu, notre Créateur, notre Maître,

oui, notre Créateur et le tien aussi, que tu le veuilles ou non. — Comment te serions-nous fidèles, si nous cessons de l'être à Dieu? — Si nous violons notre premier serment, notre second serment est illusoire. » Le primicier de l'armée des bourreaux souriait ironiquement; il attendait le défi avec assurance. Mais quand tomba la phrase du sacrifice volontaire, syllabe par syllabe, parfaitement articulée : « Nous voici devant toi, des armes plein le camp, et nous ne résisterons pas, parce que nous aimons mieux recevoir la mort que la donner, périr innocents que vivre coupables... » on le vit consulter des yeux les principaux de son état-major. Il ne comprenait point; il n'avait point prévu cette folie. Le chef dut ajouter: « Tu vois ce que je fais de mon épée. Frappe-nous donc! » et il la jeta devant lui. (*Extasié.*) Vous ne me croirez pas. Sa taille, à ce moment, grandit. Son front semblait dépasser les montagnes. Il avait étendu les bras. On eût dit qu'une énorme croix, jaillissant de terre, le soulevait et qu'elle poussait jusqu'au ciel, pour couvrir toute la vallée de son ombre. C'était Jésus primicier.

CANDIDE

Alors?

EXUPÈRE

Il y eut un temps de silence : la pensée des bourreaux était trop loin de la pensée du saint. Maurice se proposa comme otage, promettant d'exhorter ses troupes à la mort. Ainsi le primicier impérial dut remanier tout le

plan de son offensive. Il fit doubler la ration de vin de ses hommes et au bout d'une heure environ, employée par Maurice à une secrète oraison, on eut le spectacle incroyable que vous avez pu admirer de loin : notre chef, encadré comme un roi captif par vingt mercenaires barbares, rentrant dans son camp sans défense, promené sur le front de chaque centurie et criant à tous ses soldats : « Au nom du Christ! il s'agit de mourir. Soyez fermes dans la souffrance ! Songez à la croix du Sauveur ! Adieu, soldats ! adieu, tous mes garçons ! Tenez-vous bien ! vous ne me précéderez que d'un pas. » (*Un temps.*) Ce qui suivit est impossible à rendre; la ruée d'une meute immense sur un troupeau de biches et de faons. Partout les chefs gardés à vue et souvent épargnés, même après la mort de leurs hommes, en vain suppliant pour mourir. Mais les hommes debout, en rangs pressés, comme un beau champ de seigle, tendant leur col ou offrant leur poitrine nue, en répétant avec Maurice : « Au nom du Christ ! au nom du Christ ! » et roulant dans un flot de sang. (*Un temps.*) Ce fut une moisson sauvage. Vous n'en avez vu que la fin, quand déjà les bras se lassaient. Mais au commencement, la lame faisait partie de l'homme ; elle était brillante et elle tranchait net.

(*Un temps.*)

CANDIDE

Le massacre, plus lent, n'en fut que plus dur à voir, Exupère, plus dur à soutenir et à subir. Ils s'y repre-

naient à deux et trois fois, et les victimes commençaient à se plaindre. C'est alors que Maurice eut l'idée de les faire chanter. Je ne crois pas que vous ou d'autres ayez pu le voir en plus beau. « L'Eternel est le Dieu des armées. — Il sera notre bouclier dans le combat. » Ce chant, qui tant de fois les a conduits à la victoire, il les conduisait sans tristesse à la défaite et à la mort. Non, il ne perdait pas ses fils; mais il venait, au contraire, les rassembler, les relever, les engranger dans les greniers de la vie étenelle. Sa voix soutenait leur voix, impassible; elle appelait sur eux la grâce et la grâce lui répondait. — Je ne m'explique pas autrement le sacrifice volontaire de tant d'hommes, des derniers surtout qui auront vu tous les autres tomber. Les uns criaient les deux mains jointes : « Seigneur, gardez ma femme et mes enfants! » D'autres encore : « Conservez notre chef Maurice ! » Quelques-uns même : « Pardonnez à nos meurtriers ! » Je passe sur une ou deux défections — qu'est-ce dans le nombre? — et sur le geste malheureux d'un de nos hommes qui arracha le glaive à son bourreau et l'en frappa. En tout autre lieu, en tout autre temps, c'eût été le signal trop différé de la révolte. Personne ne bougea — et les bourreaux redoublèrent d'indignité. On n'ose dire à quoi ils se sont abaissés, les monstres. (*Un temps.*) Pour moi, ami, quand le dernier soldat de la neuvième cohorte, dont j'avais accepté de remplacer le tribun mort, tomba à la renverse et que je le reçus entre mes bras, quand je me sentis seul et soudain appauvri de toutes les vertus de mes légionnaires, je pensai que

c'était mon tour. J'avais caché l'insigne de mon grade. Mais ils m'ont reconnu — et la consigne était formelle, semble-t-il. Depuis lors, j'erre dans le camp, à la recherche de la mort, comme vous-même.

EXUPÈRE

Que ne sommes-nous païens, Candide, pour nous la donner réciproquement!

CANDIDE

Ecoutez! (*On entend non plus des cris et des hymnes, mais un brouhaha singulier, avec des rires. Une fumée épaisse passe sur le soleil.*) Je ne les entends plus. Rien plus qu'une rumeur de foule. Ne reste-t-il que nous?

(*Des chants grossiers s'élèvent.*)

PREMIER LÉGIONNAIRE, *s'avançant hors de la tente.*

Mon officier, les bourreaux se sont mis à boire, par là. Voilà qu'ils chantent.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE, *s'avançant du fond.*

Mon officier, le camp brûle. Voyez!

EXUPÈRE

Ils sont saouls; ils pillent; ils ont mis le feu.

CANDIDE

Vont-ils nous oublier?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Et le chef?

PREMIER LÉGIONNAIRE

Oui, le chef?

EXUPÈRE

J'avais pourtant juré de me coucher dans la mort à son ombre.

(Bruit de pas et de voix se rapprochant.)

PREMIER LÉGIONNAIRE

Ils viennent.

LA VOIX DE MAURICE, *au dehors.*

Suivez-moi, soldats. Je vous conduis vers ceux qui restent.

(Il s'avance le premier, venant de droite. Il est encadré par une troupe de mercenaires, le glaive à nu, conduits par un centurion; il est suivi enfin de ceux de ses officiers qui ont échappé au massacre; nous en reconnaissons quelques-uns qui ont siégé au conseil.)

IV

MAURICE, *de loin, aux deux légionnaires de garde.*

Sentinelles, jetez vos armes. Personne ne s'enfuira plus. Personne ne pillera plus le dépôt. (*Les deux légionnaires déposent à leurs pieds le glaive et la lance.*) Vous avez bien observé la consigne. Vous allez mourir avec nous.

LES DEUX LÉGIONNAIRES, *émus.*

Oh! chef!... chef!

(*Il leur tend la main. A ce moment, le troisième légionnaire sort de la tente de droite.*)

MAURICE

Qui est celui-ci?

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Chef, c'est un de nos camarades. Il est un peu bouillant... Aussi l'ai-je envoyé prendre conseil de mon fils mort qui repose sous cette toile. (*Maurice fait un geste et s'incline.*) Vous permettez? (*Il s'approche du troisième légionnaire.*) Que t'a-t-il dit, garçon?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Il m'a bien conseillé, légionnaire.

DEUXIÈME LÉGIONNAIRE

Tu renonces donc à te défendre?

TROISIÈME LÉGIONNAIRE

Je veux mourir aussi avec le chef!

MAURICE

C'est bien. (*Se tournant vers le groupe d'officiers auxquels se sont joints Candide et Exupère.*) Camarades, je suis heureux de me retrouver avec vous ici. La légion thébéenne n'est plus. Aussi loin que nous puissions voir entre les tentes, un champ de glorieuse pourpre, où sont drapés six mille six cents morts, la représente sur la terre, avec nous, les chefs, encore debout. Je vous dis que ceci fut bon, juste, noble, nécessaire. Nous avons conduit nos soldats à la plus rude des batailles. Mais nous l'avons gagnée, avec l'aide de Dieu. (*Un temps.*) Noble Candide, avant d'agir, j'ai songé à votre famille; à la tienne, jeune Exupère; à la vôtre, tribuns; à celle de tous mes soldats — et à la mienne aussi, car je suis homme. Ni moi, ni aucun d'entre nous ne pouvait faire mieux que de mourir. Mais le miracle est de l'avoir pu faire. — O vrai lieu, lieu de vérité que paît l'Agneau du Sacrifice, que de grâces sur mon troupeau! Quant à moi, mes amis, Jésus a bu toutes mes larmes. Chaque fois que je perdais un de mes hommes — je les ai tous perdus — il en prenait sur lui le deuil et me le rendait triom-

phant. (*Extasié.*) Regardez! Les montagnes font cercle et lèvent le front vers la nue pour voir monter, dans un cortège d'Anges, la troupe thébéenne reformée, revêtue d'une armure d'or. Nous la porterons dans le ciel, amis, cette armure : c'est l'armure fermée de la vertu d'obéissance. A cette heure, par nous, le principe de l'ordre est sauf et l'Empire Romain, tout en persécutant ses fils, veille sur le dépôt de l'Eglise. Quand son heure sera venue, l'Eglise le lui reprendra : tous ses devoirs, tous ses pouvoirs, tout son honneur — et la parole de Dieu sera maîtresse. C'est fait; nous nous taisons; notre sang parlera pour nous. — Allons! mes enfants! (*Il fait un pas vers les bourreaux; les officiers l'arrêtent, la main tendue.*) Pas d'adieux! Aucun de nous ne reste ici. Dans un instant, nous gravirons tous ensemble la même route. Nous aurons passé le lit du torrent. (*Se tournant vers le centurion commandant l'escouade prétorienne.*) Centurion, sachez bien que nous n'en voulons à personne. Vous avez obéi à votre empereur : nous aussi. Ne manquez pas de le lui dire. Votre main! (*Il serre la main du centurion.*) Ceci réglé, je vous demande en grâce de me frapper le premier cette fois. (*Le centurion acquiesce.*) Merci. (*A ses compagnons.*) Mourons en chantant, camarades, comme à l'assaut, de toute notre voix.

(*Chantant ou déclamant d'un ton lyrique :*)

L'Eternel est le Dieu des Armées,
Il sera notre bouclier dans le combat.

LES AUTRES OFFICIERS, *reprenant.*

L'Eternel est le Dieu des Armées,
Il sera notre bouclier dans le combat.

MAURICE

Allez, centurion!

(*Il s'avance le cou nu et la tête haute.*)

FIN

Les reliques de saint Maurice, de saint Candide et de saint Exupère sont conservées et vénérées, depuis des siècles, à Saint-Maurice, dans l'église de l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Augustin.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS 9
PROLOGUE 21
ACTION 43
EPILOGUE 79

IMPRIMERIE H. DIÉVAL
57, Rue de Seine — Paris.

PQ
2613
H2S3

Ghéon, Henri
Saint Maurice

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY